

# LE CHERCHEUR

REVUE ÉCLECTIQUE

VOL. II.

15 AVRIL 1889.

No. 16.

## La réception de M. Jules Claretie à l'Académie française

M. Renan s'est hissé avec peine au bureau de l'Académie ; ses petites jambes et son gros ventre s'enchevêtraient, et ont eu besoin de quelque aide pour s'installer au fauteuil ; mais une fois casé entre M. Doucet et M. Mazade, M. Renan, quand vint son tour de parole, se mit à caqueter comme un Sganarelle en goguette, débitant maintes vérités et mille impertinences. On l'entendait peu : mais on le comprenait fort bien, grâce à une mimique impayable ; il mangeait en riant les mots qui devaient porter et les laissait à deviner, il frappait son papier de la main, en s'adressant à l'auditoire, lui souriant ou lui faisant la grimace, se jetant tout à coup tantôt vers M. Mazade comme pour l'embrasser et tantôt vers M. Doucet qui, rouge jusqu'aux oreilles, se reculait en fuyant vers les saules : les saules, à l'Académie, sont les colonnes de porphyre rouge qui forment le fond du bureau. A travers cette parade du jovial académicien, le discours s'est déroulé comme d'habitude, mêlant toutes sortes de paradoxes et exposant avec de comiques tristesses les gloires du temps et les mérites du jour.

Nous le publions en entier. Le lecteur verra que le nouvel académicien y tient peu de place. Assurément, M. Renan entend bien avoir donné à M. Claretie toute l'importance qui lui appartient. C'est un pauvre littérateur, en effet, que le nouvel élu, et il ne meublera guère à l'Académie. Non que son œuvre ne soit volumineuse. Elle est effrayante, et on est confondu rien qu'à y mettre le nez. Comment, un homme, qui semble doué comme tout le monde, qui a des mains, des yeux et des jambes, sans infirmités apparentes ni difformités, peut-il consentir à employer son temps et sa vie à donner au public cette œuvre morne, terne, morte, qui sort incessamment de ses doigts. Les lecteurs d'aujourd'hui, les gens qui lisent tout, ne veulent pas faire effort d'attention, dit M. Renan. L'attention autrefois se prenait au dessin des caractères, au jeu de la physionomie et de la passion des personnages, à la netteté, à la vigueur, ou simplement au brillant du récit et des pensées. Rien de cela ne se rencontre dans l'œuvre de M. Claretie. Vulgarité naïve des héros et des aventures : ni ressort, ni imagination, rien qui sourie, rien qui émeuve, qui fasse rire ou pleurer. C'est un singulier lecteur que celui qui ne veut faire effort d'attention : et tel que les romans de M. Claretie l'impliquent et le révèlent, il n'a vraiment plus rien d'humain. On ne peut lui reprocher de goûter le délicat des mauvaises ruelles, comme on disait autrefois, ou de sentir les caresses des passions les plus ignobles.

Non. Il se repaît du rien. Le bon sens, l'esprit, la poésie, la raison ne sont pas ses affaires. Des récits scabreux, sans emmanchements, des

mœurs qu'on n'a jamais vues, un monde interlope, malpropre, vulgaire. J'en parle sur échantillon. Je ne prétends pas avoir lu les soixante ou quatre-vingts tomes de M. Claretie. Mais tout ce que j'en ai lu a besoin de ce lecteur dont parle M. Renan, qui ne veut ou ne peut faire effort d'attention. L'œuvre est bien de celles dont la lecture, c'est encore M. Renan, qui le dit, est une véritable cause d'abaissement pour l'esprit humain. Du reste, le nouvel académicien est concien-cieux et correct, il fait sa besogne, celle qu'il s'est attribuée, avec persévérance et ne se décourage pas. Il entasse volume sur volume. Tout est de sa compétence, roman, journal, chronique, théâtre, histoire ; aucun genre ne lui est étranger : il a dans tous le même succès : on doit le lire sans effort d'attention, mais l'esprit s'abaisse à ces plates, monotones et régulières élucubrations.

A l'Académie s'il ne meuble pas, M. Claretie ne fait pas mauvaise figure. Il avait de bons parrains, MM. Alexandre Dumas et Jules Simon, la philosophie et la morale. Il a débité l'éloge de M. Cuvillier-Fleury, et s'est assez heureusement tiré d'affaire. Il a conté des histoires, et l'auditoire l'a écouté volontiers. Naturellement, il fait grand éloge de M. Cuvillier-Fleury, professeur de l'Université, précepteur du duc d'Aumale, rédacteur du *Journal des Débats*, dont toute la gloire avait débuté par les lauriers universitaires. L'antiquité a été célébrée à très juste raison. Quant au mérite littéraire de M. Cuvillier, en dehors de l'Académie, il y aurait peut être bien à en rabattre. L'écrivain était médiocre ; et ce fin lettré de l'antiquité n'avait pas grand bonheur à l'expression française. Sa langue était pauvre et choppait aisément. Il avait d'ailleurs de l'énergie, de la passion, du mérite. Il a été libéral, convaincu et constant, mais de ces libéraux qui aiment la liberté pour eux et veulent la supprimer aux autres.

M. Cuvillier-Fleury a été dans la querelle de la liberté de l'enseignement l'un des plus acharnés contre l'Eglise. Il a applaudi de toutes ses forces et concouru aux entreprises de MM. Michelet et Quinet ; il souscrivait à leurs dénonciations, applaudissait à leurs calomnies et mêlait ses notes à leur débordement d'injures. M. Cuvillier-Fleury avait trouvé un mot contre les jésuites vilipendés et insultés abominablement et dont on demandait l'expulsion :—Que me font vos vertus, disait-il, si vous m'apportez la peste ? Il avait ainsi l'entraînement des mots. Au demeurant, le meilleur homme du monde. Ce n'était pas au sein de l'Académie qu'on devait rabattre quelque chose de ses vertus : un harangueur plus conscient que le nouvel élu, s'il avait compris quelque chose aux jésuites, à l'Eglise ou simplement à la liberté, aurait pu garder quelque réserve. M. Claretie a fait son discours comme il a fait ses romans, et il a produit toutes les lignes nécessaires à la juste longueur d'une harangue d'apparat.

M. Renan ne s'est pas inquiété de retoucher à l'éloge de M. Cuvillier Fleury ; et sa harangue s'est envolée dans des boutades et des caprices où, s'il y a peu de naïveté, il y a bien de la malice. Sous prétexte de gouailler, il en a dit de toutes les couleurs, et a mêlé des vérités sérieuses aux pantalonnades qui faisaient rire à fuir MM. de Mazade et Doucet. Il a commencé par déclarer qu'il était le disciple " égaré mais obstiné de saint Tudual ou de Saint Corentin. " Il l'a dit en sou-

riant, de façon à ne pas faire sonner sérieusement cette profession de foi où il a mis toute la sourdine hypocrite. Il s'est étendu sur la littérature et la Révolution, a fait le procès au suffrage universel et à la démocratie. " Ah ! monsieur, s'est-il écrié, qu'il est difficile à un temps de se passer d'aristocratie. Le tact, le goût ont besoin de protection. Quelle erreur de croire qu'une société ou l'homme de lettres occupe ou croit occuper la première place, peut tenir droite dans sa ligne de flottaison. "

Ceci était bien à l'adresse du naïf M. Claretie, qui tout en célébrant le journaliste des *Débats* en M. Cuvillier, venait de réclamer et d'indiquer sa place et sa mission personnelle au *Temps*. " Les organes les plus importants de l'opinion ont tenu à vous confier leur chronique du jour, " lui a dit académiquement M. Renan qui, après lui avoir reconnu le lecteur incapable d'attention, lui indique la ligne de flottaison de cette société, où l'homme de lettres peut avoir une grande importance.

M. Claretie écoutait sérieusement avec cette placidité qu'il met à écrire ses romans. Le Bédainier, sur son fauteuil, menait toujours fracas et semblait se faire une pinte de bon sang. Il ouvrait les bras, les agitait de droite et de gauche, lourdement, les mains ouvertes montrant à l'auditoire un visage épanoui dont le large menton se confond dans les efflorescences de l'estomac, où les yeux se perdent sous des sourcils gouailleurs, où la bouche sans dents se tord dans un rictus joyeux. Qu'il était donc bien aise ! et qu'il lui faisait bon vivre, en présidant l'Académie.

Il frappait dans la main de son nouveau collègue qu'il connaît depuis longtemps, dit-il : il y a plus de trente ans ! et il ne le trouve pas changé. Il a toujours le nez de travers. Son idéal manque un peu d'assiette et de précision. Avec toutes ces turlutaines, M. Renan faisait le procès de la littérature et de la Révolution, montrant combien le génie est rare et combien grands et inassouvis les appétits soi-disant littéraires. Que de justesse dans des propositions jetées comme des paradoxes sur le progrès en extension et non en délicatesse, sur notre décadence littéraire aboutissant à cette école des écrivains réalistes, dont l'orateur relève l'abnégation et dont " les intentions modestes ne visant qu'à préparer des documents pour nous faire connaître aux siècles futurs, seront sans doute mal récompensées ".

Pour la Révolution quelle farce et quels désastres ! L'idéal de M. Claretie est bien un peu godiche à se passionner pour les fanatiques de la Révolution et à protester quand on les guillotine ?... Après tout, dit M. Renan, ils l'ont bien voulu. " L'œuvre des fanatiques ne réussit qu'à la condition que bien vite on soit débarrassé d'eux ". La théorie est péremptoire : elle jette bien quelque voile sur l'admiration pour les fanatiques.

Seulement, M. Renan qui se joue de tout, et ne sait se borner, qui veut se montrer disciple de saint Corentin, range Jeanne d'Arc parmi les fanatiques dont " la carrière doit être courte ".

Cette impertinence gâte le bon sens des observations sur les ouvriers de la Révolution. Si M. Claretie montre quelque simplesse à ne pas se

douter de la médiocrité et du ridicule de ses héros qui écrivaient mal et étaient prétentieux, M. Renan méconnaît le patriotisme et l'humanité à accoler le nom de Jeanne d'Arc à celui de Camille Des Moulins, de Saint Juste et ces autres scélérats médiocres et homicides de la Révolution. Le disciple obstiné de saint Tudual s'est égaré dans ses recherches d'esprit et a laissé voir la vilénie de son cœur. Il manque de morale : peut être est-ce calcul de sa part ? il blasphème, en souriant, Jeanne d'Arc pour faire passer ce qu'il veut dire des fous, des incapables et des scélérats de la Révolution. Il a l'air de s'inscrire contre la Révolution elle même :

“ Elle est condamnée s'il est prouvé qu'au bout de cent ans elle est encore à recommencer, à chercher sa voie, à se débattre sans cesse dans les conspirations et l'anarchie.” Par un futile artifice de langage, il veut laisser penser qu'il ne croit pas faite au bout de cent ans, la preuve qu'il demande : et il renvoie la solution au bon M. Claretie qui est plus jeune et qui, dans dix ou vingt ans, si la France est toujours à l'état de crise, anéantie à l'extérieur, livrée à l'intérieur aux menaces des sectes et aux entreprises de la basse popularité, devra dire enfin que “ les audacieux novateurs pour lesquels nous avons eu des faiblesses, eurent absolument tort.” M. Renan s'abstient pour le moment, il n'est pas assez obstiné disciple de saint Tudual pour oser dire la vérité qu'il indique aussi clairement assurément que la pourra jamais voir M. Claretie dans dix ans. Toutefois, comme il aime et veut aimer à rire, M. Renan souligne avec soin cet anathème à la Révolution où convergent de toutes parts ses diverses réflexions sur la société, la moralité et la littérature du dix-neuvième siècle.

Il donne comme la cause principale de l'infériorité des lettres au dix-neuvième siècle l'indifférence où l'on vit de la vérité, dont la recherche et l'amour nourrit au moins et élève toujours les esprits.

“ Les centenaires ne sont pas la faute de personne ; on ne peut empêcher les siècles d'avoir cent ans. C'est bien fâcheux cependant. Rien de plus malsain... Les centenaires appellent les apothéoses, c'est trop.” Une absoute solennelle... rien de mieux : un embaumement, où le mort est entouré de bandelettes, pour qu'il ne ressuscite plus, nous plairait aussi infiniment.” Le mort est 1789, et l'embaumement demandé plairait encore mieux que l'absoute. Ce n'est pas “ imprudence juvénile et irréflexion grandiose ” en indiquant son sentiment, d'en remettre l'énonciation solennelle à l'enthousiaste M. Claretie. M. Renan, pour lui, a de plus grands soucis que celui de la vérité. S'il veut bien rire, il veut surtout vivre et jouir en paix ; “ le dix-neuvième siècle, qui ne doit pas “ occuper beaucoup les siècles futurs, est après tout celui où il a été “ jusqu'ici le plus doux de vivre. Dieu fait bien ce qu'il fait. Les fauteuils “ académiques, après tout, sont commodes pour attendre patiemment “ la mort. La vie y est assez douce. Jouissons du reste qui nous est “ accordé.” On connaît cette note. Le disciple de saint Corentin, en invoquant Marc Aurèle, la donne assez brillamment et s'en gaudit de toute son âme. Dans le fond est-il aussi heureux et aussi content d'attendre la mort ? D'être dans son fauteuil, c'est charmant, mais attendre la mort ! Saint Tudual et saint Corentin ont bien laissé quelques leurs dans la conscience de leur disciple obstiné et égaré ; des leurs incommodes et



salutaires qui distinguent Jeanne d'Arc du groupe des scélérats de la Révolution, qui dénoncent une vérité qui a besoin d'être protégée et confirmée tout autant que le tact et le goût ; qui démontrent qu'Epicure et ses plaisirs ne sont pas bien propres à relever les esprits et à tenir ferme la ligne de flottaison de la société, et enfin qui disent que s'il est commode d'attendre la mort dans un fauteuil d'Académie, il est prudent de la préparer un peu. Les joies de la pénitence qui doivent être plus utiles à la dernière heure, et qui sont aussi vives dès maintenant et aussi solides que les applaudissements et les grâces d'Académie, méritent d'être envisagées et goûtées par les gens de bon sens et de bon esprit, qui se tiennent pour supérieurs à tous ces médiocres gens de lettres, dont les œuvres ravalent l'esprit humain et sont la pâture du lecteur incapable de faire un effort d'attention.

LÉON AUBINEAU

---

## ELOQUENCE ACADEMIQUE

---

*Discours prononcé par M. Claretie à l'Académie française le 21 février 1889, en venant prendre séance à la place de M. Cuvillier-Fleury*

Messieurs,

Vous remercier, vous remercier avec la plus profonde reconnaissance, tel est mon premier devoir. Devoir bien doux à remplir si je ne savais combien il est difficile de rendre mon remerciement digne et de vous qui m'écoutez et du maître écrivain qui fut mon prédécesseur. Je n'ai jamais plus redouté la lourde tâche imposée par la bienveillance dont vous m'avez honoré que, lorsqu'en m'aidant à pénétrer dans l'intimité de votre regretté confrère, celle qui porte noblement son nom à ouvert pour moi, pour vous, messieurs, le trésor de ses souvenirs. Il y a—c'est la gloire et la force de l'Académie française—un héritage d'honneur que se transmettent l'un à l'autre les membres de la Compagnie. Chaque existence est comme une page de votre histoire, et la mémoire de chacun de vos morts est chère et sacrée à l'Académie toute entière. Par la distinction de son talent, par la chaleur de ses convictions, par l'élévation de son caractère, M. Cuvillier-Fleury était de ceux qui ont accru cet héritage.

Dans le parloir du lycée Louis-le-Grand, au-dessus de la porte d'entrée, on aperçoit le portrait d'un jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans, brun, la tête déjà sérieusement enfoncée dans une cravate blanche. Ce portrait, le premier de la glorieuse série des lauréats du lycée, est celui de M. Cuvillier-Fleury. A quelques jours de distance, j'avais pu voir, dans les galeries de Versailles, le portrait du père après celui du fils. Dans le tableau de Guillon-Lethière représentant la signature des préliminaires de paix à Léoben, le personnage qui tient la plume sous le geste impératif de Bonaparte est, en effet, le père de Cuvillier-Fleury, alors aide de camp de Clarke, depuis duc de Feltre.

Lors de la naissance de M. Auguste-Alfred Cuvillier-Fleury, le 18 mars 1802, Louis Cuvillier-Fleury était chef du cabinet topographique du premier consul. Ce fut là que Louis Bonaparte le connut, l'appré-

cia, le choisit comme secrétaire intime et l'emmena en Hollande, où il allait bientôt le nommer membre de son conseil d'Etat. Peu d'années après, en 1810, l'ancien aide de camp de Clarke mourait jeune encore ; et le duc de Feltré obtenait pour le fils de son officier d'ordonnance une bourse au lycée impérial, comme on appelait alors le lycée Louis-le-Grand.

M. Cuvillier-Fleury se rappelait, avec une émotion toujours nouvelle et une fierté toujours rajeunie, ces premières années de collège où il remportait, aux concours de fin d'année, les succès les plus décisifs et les plus flatteurs. Il conservait dans un vieux portefeuille tous les bulletins des places obtenues par la loi de 1810 à 1819, et il pouvait rappeler avec un certain orgueil qu'il n'avait jamais été que le premier ou le second de sa classe.

Ils étaient là, d'ailleurs tout un groupe d'adolescents avides de continuer la tradition de ce vieux lycée de la rue Saint-Jacques, où Molière avait laissé son nom, où Voltaire avait étudié, où Gresset, régent de cinquième, avait rimé quelques-uns de ses vers. En 1810, le souvenir était encore vivant de ces anciens qui avaient passé dans la grande cour aux murailles hautes : Robespierre, Saint-Just, Camille Desmoulins, dont les ombres redoutables avaient peut-être, dès lors, hanté M. Cuvillier-Fleury, destiné à les évoquer, plus tard, dans ses *Portraits Révolutionnaires*.

L'homme, dirait-on, a sa statuette dans l'enfant. Dès ces années d'études, M. Cuvillier-Fleury montrait, — je trouve ces mots dans une note de son proviseur, M. Malleval — " un caractère vif, mais franc et plein de raison ", qu'il gardera jusqu'à la fin de son existence. Vif mais franc ! Cuvillier-Fleury conservait encore parmi ses papiers, et comme un titre de gloire, une lettre adressée à Mme Cuvillier-Fleury mère, à la suite d'une rébellion demeurée presque historique. Ils se révoltaient les écoliers, parce qu'on supprimait le tambour et qu'on le remplaçait par la cloche. Cause inutile en apparence ; mais pour eux le tambour était le symbole de l'éducation laïque et un peu militaire ; la cloche, c'était à leurs yeux, l'éducation publique rendue au clergé ; c'était les jésuites enseignant comme au temps de l'abbé Bérardier et de Camille Desmoulins.

Cuvillier-Fleury avait pris le parti, non de la cloche, mais de ses professeurs, et le censeur, après la bataille, qui fut sérieuse, écrivait à Mme Fleury : " Madame, applaudissez-vous d'avoir un enfant qui a autant de générosité, de grandeur, d'élévation que de talent. Nous venons d'avoir une émeute terrible. Fleury s'est comporté d'une manière au-dessus de tout éloge. Je lui dois la conservation de mon mobilier et peut-être de la vie. "

Ainsi dès le collège, M. Cuvillier-Fleury n'était pas seulement laborieux, instruit et attentif : il était déjà conservateur. Il conservait, en tenant tête à l'émeute, les meubles du censeur des études. Mais, quoiqu'il eût combattu pour le pouvoir, il joignait à ce respect de l'autorité une passion profonde, ardente même pour la liberté. Il allait bientôt, avec le même zèle qu'il apportait à défendre le mobilier du censeur, attaquer la censure et les ordonnances de Charles X. Et cet amour de la liberté

remontait précisément à ces années d'enfance où ces jeunes gens, bâtissant leurs châteaux en avenir, étaient brusquement réveillés de leurs rêves non plus par le tambour ou la cloche du lycée, mais par le canon étranger grondant aux barrières de Paris. Le grand silence qui tombait sur ces jeunes fronts pendant les inquiètes journées de l'empire leur avait, dès l'enfance, donné la passion de la liberté ; le bruit des crosses de fusil des alliés occupant Paris pour la première fois, que dis-je ! prenant les bancs de leur collège pour lits de camp, dans la nuit du 6 au 7 juillet 1815, leur donna la religion du patriotisme. Ce n'était plus le patriotisme triomphant de la génération qui les avait précédés. Ils n'allaient plus rêver pour leur pays la gloire, mais l'indépendance. Le sentiment nouveau qui les pénétrait devait être à jamais ce vigilant, sérieux et sévère patriotisme, qui fait qu'on aime sa patrie d'une passion plus avertie et qu'on veille sur son repos comme un fils au chevet d'une mère blessée.

Entre tous ces souvenirs, M. Cuvillier-Fleury en avait un qui resta la fierté de sa vie : celui du jour où, lauréat du concours entre tous les collégiés de Paris, il remportait, en 1819, avec un discours latin contre la dictature de Camille, *Manlii Capitolini ad Senatum oratio*, le prix d'honneur qui lui valait une médaille d'or et un Cicéron en 22 volumes, le premier ouvrage, le plus précieux, l'orgueil de sa bibliothèque. Et ce triomphe, M. Cuvillier-Fleury l'obtenait sur des camarades de classe dont plus d'un annonçait de glorieuses destinées : Emile Littré, Sylvestre de Sacy, Léon Halévy, et ce jeune George Farcy qui promettait un philosophe éminent à la France et que M. Littré devait ramasser, onze ans après, sous les balles des gardes suisses.

Mais on sait, hélas ! que les prix d'honneur ne donnent pas de quoi vivre, et que les Cicéron en vingt-deux volumes n'assurent ni l'avenir ni même le lendemain. M. Cuvillier-Fleury se trouvait bientôt, à dix-sept ans, sans ressource aucune, avec sa couronne universitaire et sa médaille d'or, lorsque l'ex-roi de Hollande, Louis Bonaparte, se souvenant de services du père, appela en Italie, pour remplir auprès de lui les fonctions de secrétaire, le jeune lauréat, qui se rendit bien vite auprès du prince exilé.

M. Cuvillier-Fleury était tout heureux de ce voyage au pays de Virgile : *Italiam ! Italiam !* Mais ce qui, dans l'aventure, plaisait surtout à sa tendresse filiale, c'est qu'il allait recevoir désormais une rémunération pour son travail. Sans aucune fortune depuis son veuvage, Mme Fleury mère allait savoir maintenant, non plus par les attestations d'un professeur, mais par elle-même, ce que valait le cœur de son fils. Sur tous les comptes que tenait M. Cuvillier-Fleury des gains que lui assurait son labeur, depuis cette année 1820, le premier article inscrit, l'article sacré, pieusement tracé avant tous les autres, est celui-ci : " Remis à ma mère ", et cela jusqu'à la mort de la chère et vaillante femme en 1846, sans interruption aucune, le chiffre grossissant à mesure que s'améliorait la position de l'ancien élève du lycée Impérial.

Mais ce qui est tout à fait singulier, inattendu, c'est que le départ du jeune secrétaire pour l'Italie inquiétait le gouvernement de la Restauration. La police du roi Louis XVIII y découvrait comme un projet de complot. Les faits et gestes de ce fils d'un soldat de l'Empire

étaient surveillés, notifiés à Paris et tout naturellement calomniés. M. Cuvillier-Fleury avait-il donc alors fourni les preuves de ce libéralisme militant auquel il devait rester obstinément fidèle ? Oui, il s'était déjà occupé de politique. Ses camarades de la conférence Montesquieu, où se ressemblaient quelques étudiants qui devaient être un jour des maîtres en l'art de conduire les hommes, les Chegary, les Tanneguy du Châtel, les Saint-Marc Girardin, s'en occupaient tous.

“ La politique, dit M. Cuvillier-Fleury, était notre passion. ” La politique est la passion de la jeunesse dans les temps où la politique est le fruit défendu. Elle est la déception et le dégoût des générations nouvelles dans les temps où elle ressemble à un fruit gâté. Ces jeunes gens parlaient donc politique et, ne songeant pas encore à devenir journalistes, ils se prédisaient à eux-mêmes qu'ils seraient diplomates, hommes d'Etat, ministres. Prédiction ambitieuse en ce temps-là. On ne savait pas alors qu'il est très facile de devenir ministre, moins facile d'être un bon ministre, moins facile encore de rester ministre. Et pourtant ces jeunes gens faisaient déjà l'apprentissage de la vie parlementaire dans ces conférences où, comme le dit spirituellement M. Fleury, ils s'exerçaient à n'être jamais d'accord.

Jamais d'accord ! La boutade est plaisante, mais elle n'est pas exacte. Il y avait un point sur lequel ils se trouveraient parfaitement d'accord. Ils étaient, je l'ai dit tout à l'heure, ils étaient tous résolus à rendre à la France, par la liberté, le prestige qu'elle avait perdu par les armes. Ils rêvaient une patrie affranchie et se ralliaient, comme autour d'un drapeau, à un mot qui faisait battre leurs jeunes cœurs. Ils étaient amoureux — devinez de quoi ? — de la Charte. Défendre la Charte, combattre et mourir pour la Charte, c'était la préoccupation, et je dirai la poésie de leur jeunesse. Il y a ainsi, à des intervalles divers, de ces mots qui font naître des dévouements d'autant plus chaleureux que le sens de ces mots est plus mystérieux ; c'est le charme des beautés voilées.

M. Cuvillier-Fleury poussa si loin son amour pour la Charte, que, résolu à la protéger l'arme au poing, il s'affilia, en compagnie de M. de Montalivet, à une société de carbonari parisiens. Je ne m'imagine pas très bien M. Cuvillier-Fleury, que nous avons vu gardant jusqu'à la fin de sa vie une sorte de gravité préceptorale, se faisant initier à une *vente*, et prenant sa part des travaux du carbonarisme. Mais bien des gens de vingt ans, furent carbonari, qui pouvait presque, à soixante, douter d'un tel souvenir. Un autre personnage considérable, le maître et l'initiateur du roman contemporain, Balzac, ne fut-il pas, à son heure, attiré par le carbonarisme ? Balzac n'entrait là que pour y recueillir des documents sur les passions humaines, et je dois dire qu'après s'être ainsi présenté aux suffrages de la *Charbonnerie*, le romancier, ayant bien vite appris ou deviné ce qu'il y voulait étudier, conseilla dès le premier soir et radicalement la dissolution de la société. On le laissa partir, comme trop sceptique. M. Cuvillier-Fleury, à l'en croire lui-même, avait eu plus de foi, et, j'imagine aussi, plus d'inquiétudes. Quelles angoisses ! dit-il, en rappelant ce souvenir de jeunesse. Avoir — c'est lui qui parle — dans sa cellule d'étudiant en droit un fusil de munition, avec ses cartouches, et voir sans cesse à l'horizon le sabre du gendarme et la



toque galonnée du procureur général. ” Un carbonaro qui conserve cette salubre terreur n'est pas un adversaire bien redoutable pour un gouvernement. Ajoutons, pour être exact, que M. Cuvillier-Fleury n'avait pas vingt ans et qu'il s'était laissé affilier à la société secrète par un de ses amis, plus âgé que lui, et depuis—la conclusion ne va pas beaucoup vous étonner—depuis sénateur du second empire.

Il ne faut pas reprocher, du reste, à M. Cuvillier-Fleury cette juvénile ardeur. Toutes les générations d'hommes ont leurs fièvres de jeunesse. J'en connais de plus décevantes. La maladie actuelle s'appelle le pessimisme et, moins chevaleresque, mènera peut-être, elle aussi, un jour, au Sénat plus d'un jeune dégoûté se déclarant à l'heure qu'il est las de vivre.

A soixante-dix-huit ans, notre regretté confrère pouvait sourire de son carbonarisme passager, de cette association composée d'un "état-major de gros bonnets anonymes sans autre armée que des bandes d'étudiants exaltés, et d'où le vrai peuple était absent".—Quelle délivrance quand j'en pus sortir ! s'écrie-t-il. Mais il pouvait aussi se rendre cette justice qu'il était, depuis lors, demeuré fidèle à ce songe de sa vingtième année, et s'il est vrai que l'idéal de l'existence soit, selon le mot de Goethe, le rêve de la jeunesse réalisé dans l'âge mûr, il est vrai aussi que le modèle d'une vie humaine c'est, à travers les années, la fidélité du vieillard aux espérances de ses vingt ans. Eh bien, M. Cuvillier-Fleury était demeuré, dans les derniers temps de sa vie, le libéral convaincu de la Restauration et, en changeant son arme de combat, en déposant ou en rendant le fusil pour prendre la plume, il restait fidèle à cet idéal, qui se résumait pour lui dans un mot, la Charte, comme un premier amour dans un nom.

Pendant qu'on dénonçait le familler du souverain détrôné à l'attention du préfet de police, que faisait, en Italie, M. Cuvillier-Fleury ? Il voyageait un peu partout, allant de Rome à Florence et de Florence à Naples, et se liant d'amitié avec le fils aîné du roi Louis, ce frère du futur empereur Napoléon III ; mais, durant ces voyages, le roi Louis ayant la manie de composer des vers, prenait l'habitude de réveiller, la nuit, son jeune secrétaire pour lui dicter impitoyablement les alexandrins nouvellement éclos.

Peut-être, Louis Bonaparte cherchait-il à flatter le jeune lauréat en traduisant quelque ode d'Horace, l'ode à Pyrrha, l'ode *ad Navem*, et M. Cuvillier-Fleury eût volontiers discuté avec le roi sur la fidélité de la traduction ; mais à la condition de n'être pas réveillé, à deux heures du matin, pour se voir condamné à l'entendre. Il maigrissait ; et ses veilles, qui préoccupaient si fort la police parisienne, étaient simplement, j'allais dire prosaïquement, occupées, à jeter sur le papier les rimes toutes fraîches de l'ancien roi de Hollande.

Quand je dis les rimes, je me trompe. Le roi Louis faisait des vers qui ne rimaient pas ; je me hâte d'ajouter qu'il les faisait ainsi volontairement. Afin d'être un poète original, au moins à un certain point de vue, il proscrivait non seulement la rime riche, mais la rime, toute espèce de rime. Il l'accusait de pédantisme :

La rime est un pédant armé de la fêrule,  
Qui vient à chaque instant marteler notre oreille,  
Et troubler l'harmonie en voulant la forcer.

Et c'est en "vers rythmiques", comme il disait, ou, pour parler vulgairement, en vers blancs, que cet ennemi des bouts rimés écrivait l'*Hymen*, poème en quatre chants, et la suite du *Lutrin*, poème en cinq chants, publiés depuis sous un pseudonyme : *Poésies du Comte de Saint-Leu*.

M. Cuvillier-Fleury, lassé de tant de poésie, réclama enfin sa liberté, reprit le chemin de la France et, à peine de retour à Paris, accepta de M. Delanneau la direction des études au collège Sainte-Barbe. Il fut, dans ces nouvelles fonctions, ce qu'il avait été, ce qu'il devait être toujours, consciencieux dans ses devoirs à remplir, respectueux de la tradition, et comme amoureux de l'antiquité. Chargé, par exemple, de prononcer le discours d'usage à la distribution des prix du mois d'août 1823, le jeune professeur y faisait entendre une harangue où, chose curieuse, on retrouve tout entier le polémiste qui, cinquante-huit ans plus tard, au *Journal des Débats*, fera campagne au nom de la tradition contre certaines réformes universitaires proposées par un des ministres les plus autorisés, les plus libéraux et les plus hautement dévoués que l'Université ait eus pour grand maître (1).

Quelques années après son voyage à Rome, en 1827, M. Cuvillier-Fleury avait vingt-cinq ans ; le duc d'Aumale en avait cinq. Le jeune prince se trouvait alors sans précepteur. Il ne s'en plaignait pas. On avait d'abord confié son éducation à un homme d'une haute valeur, M. Damiron, qui, durant les leçons, parlait au jeune duc, comme s'il se fût parlé à lui-même, de la philosophie de M. Cousin ou de la psychologie nouvelle. Un jour, le philosophe déclara tout net qu'il ne pouvait continuer à donner des leçons à un enfant de cinq ans, et l'enfant eut, un moment, la douce espérance de n'avoir plus de professeur.

Cette illusion fut de courte durée. M. Trognon, précepteur du prince de Joinville, recommanda au futur roi Louis-Philippe un de ses anciens élèves à lui, ex-secrétaire de l'ex-roi Louis Bonaparte, et M. Cuvillier-Fleury, pendant douze ans, de 1827 à 1839, s'attacha à ce jeune prince dont il voulut, avant tout, faire un homme. Je puis dire qu'à partir du jour où il approcha du duc d'Aumale, M. Cuvillier-Fleury, après avoir été maître assidu et vigilant, fut, jusqu'à sa dernière heure, un ami fidèle, dévoué et reconnaissant. On n'a pas oublié son mot, éloquemment rappelé sur sa tombe, à propos de "son meilleur ouvrage" ; et dans les dernières années de sa vie, M. Cuvillier-Fleury projetait un livre de confidences et de souvenirs qu'il voulait intituler précisément — il en parlait souvent — *l'Education d'un Prince*.

Regrettons, messieurs, que ce livre, commencé peut-être, n'ait pas été écrit ou achevé. M. Cuvillier-Fleury nous y eût montré comment un libre esprit enseigne la vérité au fils d'un roi. C'est là, entre toutes, une tâche à la fois épineuse et haute. Fénélon, cette grande âme faite de douceur, s'attachait à gagner l'affection du duc de Bourgogne et à

[1] *La Réforme Universitaire*, une brochure in-18 [1873]. — A propos d'une Circulaire de M. Jules Simon.

charmer le futur souverain. Saint-Simon ne nous dit-il pas que le précepteur des enfants de France était un esprit coquet qui cherchait à être goûté et voulait plaire ? Ne médions pas de cette coquetterie de l'esprit : elle ressemble tout à fait à la bonté du cœur. Fénélon, tout en cherchant à plaire, n'était pas un de ces précepteurs de carrousel ou d'opéra, comme Villeroy qui, aux concerts de la Saint-Louis, montrant les fenêtres des Tuileries et les toits noirs de monde, disait à son royal élève : " Voyez donc, sire, tout ce peuple est à vous, vous en êtes le maître. " Eternel mot de courtisan éternellement prononcé. Maintenant que le peuple est roi, ne l'entendons-nous pas journellement, ce mot,—jeté, non plus du haut des fenêtres, mais d'en bas, par les étranges précepteurs de la foule, qui disent à leur tour : " Peuple, ces palais sont à toi, tout cela t'appartient, tu en es le maître ! " Comme la royauté, cette démocratie, que nous aimons et dont nous sommes, a malheureusement ses Villeroy.

M. Cuvillier-Fleury n'appela jamais son élève " mon maître. " Dans l'enfant qui lui était confié, il respectait trop l'homme à venir. Le précepteur, volontiers paternel, n'en était pas moins sévère à l'occasion, et, par exemple, intraitable en ce qui touchait les classiques. Que de fois M. le duc d'Aumale a-t-il dû se faire confisquer *Hernani* ou *Marion Delorme*, qu'il préférait aux tragédies de Voltaire ! Le matin, M. Cuvillier-Fleury conduisait son élève faire dans le parc de Neuilly une promenade à cheval. Il continuait la leçon commencée, botte à botte, sous les arbres. Très souvent,—M. le duc d'Aumale l'a écrit après nous l'avoir conté,—presque chaque jour, au détour d'une certaine allée, un autre cavalier rejoignait le précepteur et son élève. C'était un homme jeune encore, très maigre, le teint olivâtre, un peintre, un admirable et grand peintre. Une commune sympathie pour la littérature l'attirait vers M. Cuvillier-Fleury. Il trottait auprès du professeur, et tous deux abordant alors la question brûlante du romantisme, le peintre de la *Barque de Dante*, et de l'*Entrée des Croisés à Constantinople*, celui qu'on a surnommé le Victor Hugo de la peinture, Eugène Delacroix,—c'était lui,—maudissait les vers romantiques, les drames de l'école nouvelle et Victor Hugo.

Le fait est singulier, mais le cas n'est point rare. Lorsque le romantisme affranchit le théâtre et le livre, les libéraux d'alors, les Carrel comme les Delacroix, se déclaraient formellement et purement classiques. Armand Carrel avait, avant M. Nisard, lancé le mot *littérature facile* contre ceux qu'il appelait " des Dante en chapeaux ou des Shakespeares en redingote. " Les rédacteurs du *National* reprochaient au romantisme sa poésie un peu gothique. C'était la mairie protestant contre la cathédrale.

Mais les enfants ne subissent pas toujours, surtout lorsqu'il s'agit d'art et de poésie, les leçons et les opinions de leur maîtres. Au fonds éternel de la littérature que les professeurs leur apprennent à connaître et leur enseignent à aimer, ils ajoutent instinctivement l'amour de certaines œuvres nouvelles et vivantes dont l'écho va droit à leur cœur. M. Cuvillier-Fleury dans sa critique littéraire, ne devait pas être, plus tard, indifférent aux œuvres des générations qui lui succédaient ; mais, professeur et précepteur du fils de son souverain, il tenait à lui ensei-

gner le respect du passé et la crainte des novateurs. Persuadé que notre esprit français tient sa force vive du génie latin, il voulait entretenir, par-dessus tout, chez son élève, le culte de ce qui est vraiment français.

Il n'était pas besoin, du reste, d'enseigner au futur général de la Smala le goût de la tradition française. Tout ce qui parlait de France exaltait déjà l'esprit de M. le duc d'Aumale. C'était la fierté de M. Cuvillier-Fleury de préparer pour l'avenir un bon serviteur à la patrie, et c'était l'espérance du jeune prince de consacrer à l'histoire et à la grandeur de son pays les travaux de sa plume et les faits d'armes de son épée. M. Cuvillier-Fleury comptait parmi les plus cruelles amertumes de sa vie la séparation à laquelle le sort l'avait condamné. Après avoir eu l'affection de l'enfant, il eût souhaité d'avoir derrière son convoi l'hommage de l'homme. " Mon cher élève, disait-il, ne me conduira pas à mon tombeau ! "

L'élève n'est pas là, non plus, pour entendre parler. une dernière fois, de l'académicien qui, directeur de l'Académie, eut la joie et l'honneur de le recevoir parmi vous ; et, après avoir remercié ceux qui sont ici, je veux et je dois envoyer, au nom du mort, un respectueux souvenir de regret à l'absent.

M. Cuvillier-Fleury avait été le précepteur d'un prince ; il se donna bientôt pour devoir de travailler à l'éducation de tous : il se fit journaliste. Et comme il avait pris à cœur la tâche qu'il avait acceptée jadis, il se voua tout entier à ce nouveau labeur. Il fut de ces publicistes dont l'opinion, toujours sincère, a la gravité et l'autorité d'une parole d'honneur.

Je ne saurais oublier que c'est aussi un journaliste que vous honorez en m'appelant parmi vous et ma gratitude, messieurs, qui est profonde, devrait, peut-être, m'imposer silence sur un tel sujet. Mais le silence n'est pas la vertu des journalistes, au contraire. Et ne m'est-il point permis de dire qu'on entre dans le journalisme par bien des portes ? Il est des gens qui en font un métier, d'autres une arme, d'autres un instrument de règne ou de plaisir ; M. Cuvillier-Fleury en fit ce qu'il doit être : une magistrature.

Pendant cinquante ans, messieurs, votre honoré confrère donna l'exemple d'un travail obstiné et d'une double fidélité à la liberté et au malheur. Il combattit, avec toute la conviction de son libéralisme et toute l'honnêteté de sa conscience, pour ce qu'il crut le vrai et le bien. Il fit ce qu'on a appelé, ce qu'il eût appelé lui-même de la critique défensive. Défensive de la tradition, défensive de l'esprit libéral, défensive de cet esprit français dont il a pu dire, un jour, qu'il a préservé l'Eglise gallicane par la voix de Bossuet, et fait le tour du monde à la suite de Voltaire. C'est le duel tragique de Dulong et du général Bugeaud qui inspira à M. Cuvillier-Fleury son premier article ; et en ces premières lignes et les dernières, datées du 29 janvier 1885 et dictées à Mme Cuvillier-Fleury, plus d'un demi-siècle s'était écoulé, emportant dans son torrent les œuvres et les hommes, les gouvernements et les dynasties, et voyant toujours à son poste de combat ce journaliste de conscience et de probité.



On a trop médité du journalisme, ou plutôt des journalistes, et les journalistes ont pris grand soin de médire les uns des autres. M. Cuvillier-Fleury aimait ce métier de publiciste "comme la sentinelle aime sa faction sur le rempart devant l'ennemi". Les mots sont de lui, et il disait encore : "Le métier peut être obscur, l'œuvre rapide, le bruit éphémère, l'instrument imparfait : la mission est grande !"

Je ne sais rien de plus beau, en effet, que ce métier de journaliste quand il est pratiqué honnêtement. Dans cette grande bataille de la vie quotidienne où se heurtent les peuples entre eux et les peuples chez eux, si le poète est le clairon de l'armée, si le savant en est le guide, le journaliste en est le soldat. Il est le porte-voix de l'opinion. Il résume parfois, en quelques lignes improvisées et rapides, l'arrêt de la conscience publique. Le danger même devient un charme dans ce métier, où l'on peut combattre tant d'injustices, réparer et commettre tant d'erreurs, révéler à la foule les inconnus qui seront célèbres, consoler les autres, donner à l'œuvre d'art qu'on discute ou à l'écrivain que l'on conteste un peu de cette lumière et de cette renommée qui sont le rêve des ignorés et la revanche des vaincus. Quelle puissance ont les journalistes dans un temps où tous les pouvoirs sont contestés, excepté le pouvoir d'un feuillet de papier ; — et avant tout autre puissance, n'ont-ils pas celle de faire un peu de bien ? Je ne parle pas de ceux qui font œuvre de haine ou de calomnie. Ceux-là, d'ailleurs, sont les dupes de leurs métier. La haine n'a jamais rien fondé, l'injure n'a jamais rien prouvé, et la calomnie n'a jamais rien détruit. Il suffit de les mépriser pour en triompher. Et, pour se convaincre de ce qu'il y a de passager et de caduc dans la calomnie et dans l'insulte qu'on nous présente comme si redoutables, il suffit de regarder autour de soi. Que de calomniés parmi ceux qu'on honore sur nos places publiques ! Car tout ne finit point nécessairement par des chansons, quoi qu'en dise Figaro : — la plupart du temps tout commence par des outrages et tout finit par des statues.

M. Cuvillier-Fleury, journaliste politique ou critique littéraire, fut toujours, non le complaisant du public, mais son guide, et pour le citer encore, l'organe de ses bons instincts. Il apportait à ses fonctions de juge littéraire la conscience la plus profonde en même temps que la passion la plus active, étudiant les hommes et les œuvres avec une scrupuleuse attention. Quand je dis les hommes, c'étaient surtout les livres qui lui importaient. Sa critique fut toujours celle des idées plutôt que des faits, et on rencontrait dans ses articles plus de discussion que d'anecdotes, et moins de portraits que de polémique. Il croyait en effet que le littérateur a une mission et doit servir la cause qu'il trouve juste.

C'est ainsi que M. Cuvillier-Fleury avait conquis cette autorité sérieuse et cette situation respectée parmi les critiques de son temps. Il était comme un des derniers juges classiques. La critique dogmatique a eu d'illustres représentants avant d'arriver aux maîtres qui l'ont renouvelée, rajeunie et vivifiée au dix-neuvième siècle. Jusqu'à notre temps, en effet, — et c'est une des gloires de notre époque, — on pourrait presque dire que la critique ignore la vie. La critique autrefois tenait une férule, elle signalait les défauts, se préoccupait surtout des règles et des formules ; mais de l'existence et du tempérament de l'écrivain, du milieu dans lequel il a vécu, elle ne s'inquiétait guère.

Il faut arriver jusqu'aux maîtres qui ont si profondément marqué dans ce siècle,—et j'en trouverais, messieurs, plus d'un parmi vous,— pour rencontrer enfin la critique vivante et comme on dit aujourd'hui, suggestive. M. Cuvillier-Fleury, par plus d'un point, se rapprocherait de la critique traditionnelle et dogmatique s'il n'y avait en lui un polémiste très vigoureux, un moraliste très ému, et s'il n'était de son temps, même lorsqu'il blâme ou discute son temps.

Moraliste, il l'est de conviction et de nature. La presse a de ces artistes en sermon qui sont des prédicateurs aimables ou sévères, mais platoniques et peu pratiquants. M. Cuvillier-Fleury, qui ne connut jamais la morale de hasard ni les convictions momentanées, mettait d'accord ses articles et sa vie, ses conseils et ses actions. Ce qui me plaît en lui, je le répète, c'est qu'à aucune date de son existence, lorsqu'il semblait le plus mécontent et le plus inquiet, il ne fut un désespéré en rien :—Il n'a jamais douté ni des lettres, ni de la liberté, ni de la patrie. Demeuré obstinément classique, il n'en sut pas moins démêler à chaque génération nouvelle, les talents qui, dans les travaux d'érudition, dans l'histoire, dans la poésie, dans le roman, cette forme si éclatante de la littérature à l'heure où nous vivons, pouvaient et allaient continuer la renommée française. Amoureux des anciens, il était bienveillant pour les nouveaux, estimant que la bienveillance est la moitié de la clairvoyance. D'ailleurs, ne peut-on à la fois aimer en littérature le passé qui n'est pas toujours vieux, et le présent qui n'est pas toujours nouveau ?

Ce qui a nui longtemps à l'antiquité, c'est qu'on s'attachait bien à la faire connaître, à l'expliquer, mais non à la faire aimer. Pourquoi expliquer ce qui doit charmer ? J'en demande pardon aux botanistes, mais une herborisation en plein champ, à travers prés, ou une promenade au jardin, en enseignera plus à un écolier qu'une sèche nomenclature puisée dans les livres, et cette fleur d'antiquité grecque ou latine, cette littérature éternellement jeune, exquise et consolante, il ne s'agit pas de la supprimer : il s'agit de la faire aimer ; et, pour cela, il suffit simplement de la mieux connaître.

Je donnerais, d'ailleurs, une fausse idée de M. Cuvillier-Fleury, si je le montrais seulement attaché à ses chers classiques et uniquement préoccupé d'Horace et de Cicéron. Il fut aussi un causeur très séduisant, et certaines de ses pages,—des chroniques, pour dire le mot,—sembleraient tout à fait agréables si l'on réunissait les articles divers écrits sous l'impression de tel ou tel incident dont il avait été le témoin. Non, je ne crois pas diminuer la renommée du maître critique en disant qu'il eût fait un peintre de mœurs très alerte et très spirituel. Dans la nombreuse collection de ses articles, j'ai retrouvé parmi ses études littéraires encore si vivantes, et au milieu des articles de polémique politique semblables aujourd'hui à des brûlots éteints, plus d'une page vraiment charmante, ou l'écrivain classique se fait tout à coup, avec beaucoup de verve et de bonne humeur, l'annaliste de son temps.

M. Cuvillier-Fleury chroniqueur ! Et pourquoi pas ? Il raconte, dans ses *Voyages et Voyageurs*, son excursion de Bruxelles à Anvers, en chemin de fer, car M. Cuvillier-Fleury, un des premiers, monta dans un wagon, ce qui passait alors pour téméraire : il décrit les courses de Chan-

tilly ; il se fait l'historiographe du camp de Fontainebleau ; il nous donne le compte rendu d'un concert au Louvre ou d'un bal costumé chez le duc d'Orléans ; il se divertit de l'apparition des Indiens Ioways aux Tuileries comme eût pu le faire Mme Girardin. Et, encore là, M. Cuvillier-Fleury demeure toujours l'écrivain sobre et sûr. Mais il ajoute à son style une belle humeur particulière lorsqu'il abandonne la gravité sévère du critique pour le ton aimable du causeur. Il ne faut pas dédaigner cette causerie écrite qui s'appelle la chronique : ce serait renier une des grâces de notre littérature française. A côté des *Mémoires*, et au-dessous de l'histoire, la causerie doit avoir sa place, comme l'art épistolaire, qui est un art tout français. La chronique lorsqu'elle raconte loyalement les faits et juge avec finesse les événements et les hommes, n'est-elle point comme une sorte d'histoireursive ; et ne fait-elle pas aussi œuvre de moraliste lorsqu'elle raille les ridicules passagers que la comédie n'a pas le temps de saisir, ou les triomphes faciles que la grande histoire aurait le temps d'oublier ? Elle a, d'ailleurs, ses ancêtres et ses titres de gloire. Ce sont les plus merveilleuses et les plus durables des chroniques que les admirables et délicieuses lettres de Mme Sévigné ! Il faisait de la chronique, le duc de Saint-Simon, lorsqu'il s'abritait contre le mur de l'abreuvoir de Marly pour y noter les pensées un peu noires et les traits, lumineux comme des éclairs, qui lui venaient à l'esprit. Diderot écrivait des chroniques pour le baron de Grimm, et les billets de l'abbé Galiani et la correspondance étincelante de Voltaire, sans parler des lettres exquises de Doudan ou des billets acérés de Mérimée, sont des chroniques au jour le jour, où la philosophie passe à son crible les quotidiens événements de l'histoire.

Ecrite ou parlée, la causerie n'était pour M. Cuvillier-Fleury que la grâce et comme la détente de son éloquence. Il ne se contentait point de séduire, il voulait encore entraîner. Il n'avait pas seulement, comme un de ses émules en critique, le culte de l'esprit français, il avait aussi le sentiment profond et l'amour de l'âme française. Je ne sais si je m'explique bien. L'esprit français, c'est la parure de l'élite ; l'âme française, c'est la vertu des petits et des humbles. C'est aussi le génie des plus grands. Notre chère France a ses nerfs, dont elle fait trop souvent de la politique ; elle a son cerveau facilement enfiévré et d'où naissent ses dangereux engouements ; mais elle a aussi son âme, son âme impérissable, qu'elle souffle au cœur de ses poètes, de ses écrivains et de ses soldats.

M. Cuvillier-Fleury en avait la compréhension profonde, et, se souvenant toujours que son père avait porté l'épée il aimait à louer, en ses écrits, les généreux élans et les mâles vertus guerrières. Il aimait l'armée, cette France en marche. Dans sa magistrale galerie de portraits il a donné une place—la meilleure—à ces figures militaires qu'il semble préférer à toutes les autres : le duc de Fezenzac, le général d'Houdetot, Victor de Tracy, et ce duc d'Elchingen dont il a parlé avec émotion si profonde ;— d'Elchingen mort en Orient à la veille des grands combats, dans cette guerre de Crimée qui, en nous apprenant à admirer l'héroïsme des soldats russes, nous fit, espérons-le, des amis de toujours de nos chevaleresques adversaires d'un jour.

On voit qu'il n'y avait pas seulement un lettré et un moraliste chez M. Cuvillier-Fleury ; il y avait encore un patriote ardent et éclairé.

Ce patriotisme, dont il disait que c'est encore la meilleure des institutions militaires, il avait, un moment, voulu le mettre au service de la politique active. Il envia, passagèrement, la tribune de l'orateur. Oui, comme tout le monde, M. Cuvillier-Fleury avait souhaité d'être député. M. Saint-Marc Girardin, son collaborateur au *Journal des Débats* représentait, depuis 1834, le collège de Saint-Yrieix, dans la Haute-Vienne, M. Cuvillier-Fleury se présenta, à son tour, comme candidat ministériel aux électeurs du Limousin, à Guéret. C'était en 1846. Il ne fut pas élu. Peut-être en eut-il alors quelque regret. Je crois plutôt qu'il s'en consola très vite. D'ailleurs les lettres, les chères lettres, qui font oublier toutes les déceptions, et dont les asiles paisibles restent toujours ouverts aux désillusionnés ou aux enfants prodiges de la politique, étaient là pour fêter son retour. M. Cuvillier-Fleury n'eut pas à leur revenir : il ne les avait jamais quittées.

La Révolution de 1848 lui avait mis la plume à la main. La Révolution de 1870 le retrouva la plume à la main. Le journaliste fit alors "sa faction" autrement que dans le journal, et demeura où était le péril. Parlant, un jour, de la fin du premier Empire, M. Cuvillier-Fleury évoquait avec émotion un souvenir profondément cruel : " Je ne veux pas me faire plus stoïcien que je ne suis. Ces mots tristement célèbres, *Waterloo*, *Seconde Abdication*, *Sainte-Hélène*, réveillent en moi toutes les fibres patriotiques, et les font vibrer douloureusement. Quand la nouvelle du désastre de Waterloo arriva à Paris, j'étais au lycée. Le fatal bulletin fut lu dans les classes. Nous pleurons comme des enfants. Les hommes aussi pleuraient. Un de nos maîtres nous dit : "*Finis Poloniae*." " Je ne n'éprouve aucun embarras à dire que je suis enfant, aujourd'hui comme je l'étais alors. Les larmes ne coulent plus, les yeux sont secs ; mais l'amertume déborde au fond du cœur, quand on lit les tristes détails de notre irréparable défaite. "

Et, lorsqu'il écrivait ces lignes, M. Cuvillier-Fleury ne se doutait pas,—qui s'en doutait alors ?—qu'il entendrait, une fois encore, avant de mourir, sonner le tocsin de l'invasion. Il l'entendit pourtant, et, s'il pleura de nouveau comme un enfant, le vieillard fit son devoir d'homme, de patriote et de citoyen. Et —chose étrange—il n'eût point permis, à soixante-neuf ans, qu'on redit devant lui les mots qu'il avait entendu prononcer à treize ans par son maître : *Finis Poloniae* ! Ce grand vieillard maigre, et redressant devant l'adversité sa haute taille et son front batailleur, s'attelait, au contraire, à la manœuvre du navire en détresse, pour en sauver les débris, boucher les trous des boulets, et hisser plus haut le drapeau déchiqueté ! Il croyait encore, il croyait toujours à la France. Il demandait à la République, qu'il avait jadis combattue, le salut de ce pays qu'il avait toujours aimé ; et, dans l'écroulement de la défaite, et jusque dans l'humiliation de la guerre civile, il trouvait des motifs d'espérance : le dévouement des héros et le trépas des martyrs.

A celui qui lui eût osé dire : "*Finis Galliae* !" il eût répondu que la France est immortelle, qu'elle peut garder son rang en accomplissant son labeur quotidien, qu'on n'est pas nécessairement une grande nation parce qu'on est l'effroi du monde, que l'histoire de tous les peuples est traversée de ces alternatives tragiques de victoires et de revers et que d'ailleurs le sort des armes est journalier et la fortune peut redevenir fidèle ;



il eût répondu qu'au surplus le livre d'un poète où la découverte d'un savant montrent encore à l'humanité la vitalité de notre génie, et que cette fin de siècle aura vu aussi des conquêtes françaises, non pas si-rait dire : *Finis Gallix* ! lorsque l'étranger traduit nos volumes, applaudit notre théâtre, salue ou imite nos œuvres d'art et lorsque le livre de travail de la France porte les noms d'hommes qui ont, en creusant la terre, fait avancer la civilisation et la vie, ou, en se penchant sur l'infiniment petit, accompli cette œuvre infiniment grande, de faire reculer la mort.

M. Cuvillier-Fleury avait des raisons de se consoler et d'espérer, lorsqu'il se retrouverait, parmi vous. Il savait que la langue française est aussi un patrimoine, et il se plaisait à l'étudier, avec vous, dans ses origines et dans son génie. Respectueux de l'Académie lorsqu'il était désireux d'y prendre sa place, il en vint, après son élection, à une sorte de culte pour elle. Il vous apportait ce qu'il avait toujours mis au service des lettres : l'appoint de sa haute érudition classique et l'ardeur de son activité, je n'ose dire de sa combativité littéraire.

Les dernières années de M. Cuvillier-Fleury, consolées par le dévouement des êtres chers, furent attristées par la maladie la plus cruelle pour ceux qui aiment les lettres et les livres. Il ne pouvait plus que signer les articles dictés, soit à sa fille, soit à Mme Fleury. Mais il était fidèle encore à ces deux grandes maisons qui se partageaient son dévouement : l'Académie et le *Journal des Débats*. Cette vieille maison des *Débats* qui, au mois de mai prochain, va, elle aussi, célébrer son centenaire et à travers toutes les déceptions d'un siècle de tourments, a du moins combattu toujours pour la liberté, comme il l'aimait !...

Encore, messieurs, vous sacrifia-t-il même son vieux *Journal* et voulut-il vous donner la dernière part de son existence. Quant il vous quittait pour rentrer dans sa demeure de Passy, il avait, toujours prête à le ramener vers le logis et les amitiés fidèles, l'admirable compagne de toute son existence, la chère confidente de ses pensées.

Rapprochant un jour, de la maréchale princesse de Beauvau, cette lady Russell, l'héroïne de M. Guizot, M. Cuvillier Fleury se laissait aller à la douceur du sujet traité par le magistral historien : *L'Amour dans le mariage*, et, à chaque fois que dans les hasards de sa vie de critique il était amené à peindre une de ces figures d'épouses, qui, Dieu merci, ne sont point rares dans l'histoire et la famille françaises, il le faisait avec une sorte de complaisance attendrie. Quand il écrivait ces lignes pour le public, il lui semblait qu'il les destinait surtout à celle qui avait partagé son existence militante, ses épreuves et ses joies. Et lui aussi, comme un de vos élus, comme un de mes amis, sur la première page d'un de ses livres, eût pu écrire à celle qui portait son nom : " Je t'aime aujourd'hui plus qu'hier, moins que demain ! (1) "

Peu à peu, il lui fallut renoncer à la joie de venir prendre sa part de vos travaux. Il borna même, hélas ! dans son propre logis, son existence à une seule pièce, où il demeurerait abimé dans la tristesse de ses

(1) Edmond About.

réflexions. La vie humaine est ainsi faite de cercles concentriques qui, vastes comme un horizon sans bornes quand on a vingt ans, se rétrécissent d'année en année, comme se mesurant à la lenteur et à la lourdeur de nos pas. M. Cuvillier-Fleury, aveugle, n'osait plus entrer dans sa bibliothèque. Il était devenu timide avec ses auteurs d'habitude. Il ne voyait plus, il ne pouvait plus voir ses livres familiers. " Il me semble qu'ils me fuient, disait-il tristement : ce sont de vieux amis qui me tournent le dos. "

Alors ne pouvant les relire, ces volumes tant de fois feuilletés, annotés — compagnons des heures de travail, des bons et des mauvais jours, — il les touchait de sa main tremblante. Il revivait à ce contact son existence passée. Mais entre tous, celui vers lequel il allait, d'instinct, le plus sûrement, c'était son vieux et beau Cicéron, dont ses doigts reconnaissent bien la reliure pleine, aux armes royales. Son prix d'honneur de 1819 ! Toute sa jeunesse, tous ses espoirs, toute sa vie ! — Et ce Cicéron, qu'il avait tant de fois relu depuis soixante-huit ans pouvait encore lui parler comme autrefois et le consoler avec cette Appius aveugle comme lui, mais qui, dit l'auteur romain, avait l'esprit aussi tendu qu'un arc et, en s'affaiblissant, ne se laissait point abattre.

Le dernier article qu'il dicta fut pour saluer la dépouille mortelle d'une noble femme dont il avait été l'ami. Aveugle, il envoyait un respectueux hommage à Mme Edouard Bocher, ainsi que lui frappée de cécité depuis quelques années. Il avait quatre-vingt-trois ans. Depuis lors, il n'écrivit plus ; il ne dicta même plus. Après un labeur de cinquante ans, il attendit la délivrance, sachant bien, d'ailleurs, que la mort n'efface pas certaines mémoires, et " qu'elle ne prend pas tout à celui qu'elle frappe ". M. Cuvillier-Fleury avait, sans doute, trop d'orgueil, pour garder la vanité de la gloire posthume. Il savait que nous ne laissons guère, après nous, journalistes, critiques, publicistes, que des pages emportées par le vent.

Ah ! — disait-il, dans un testament daté de 1876, — j'ai peu de confiance dans la vertu productive de mon nom après moi, mais je le laisse honoré ! " Il avait raison ; et peut-être est-ce là la plus grande louange qu'on puisse donner à un journaliste, à un homme qui a jugé et fait les autres, de dire, comme l'affirmait votre regretté confrère, que ce qu'il laisse après lui, c'est le souvenir de l'honneur. L'honneur, cette auréole même de la vie, qui survit au bruit des succès ou des polémiques et rayonne encore au-dessus du nom gravé sur la pierre du tombeau.

Ce nom, je vous remercie une fois encore, messieurs, de m'avoir confié la tâche périlleuse de le glorifier devant vous. C'est celui d'un homme droit et fier qui s'imposait, et par l'autorité du caractère et par la fermeté du cœur ; c'est celui d'un écrivain qui aime et sertit uniquement les lettres ; c'est celui d'un bon citoyen demeuré fidèle au culte de toute sa vie, libéral à vingt ans, libéral à quatre-vingt-cinq, aimant son pays et son temps, n'ayant rien demandé à sa patrie que la gloire de la célébrer dans ses écrivains et dans son génie, n'ayant rien demandé non plus à ceux qu'il avait servis dans la prospérité, que de rester leur ami dans le malheur.

Oui, M. Cuvillier-Fleury avait raison d'interroger à tâtons le Cicéron de sa jeunesse. Le grand serviteur des Lettres qui a écrit le traité

*De la Vieillesse* et celui *Des Devoirs*, lui aurait répondu que si la plus longue existence humaine est toujours rapide et fugitive, si quatre-vingt-cinq ans ne durent pas plus qu'un éclair dans l'éternité, nulle destinée mortelle, du moins, n'est supérieure à celle qui s'achève sur plus de trois quarts de siècle de travail, de courage et de loyauté !

### La statue de Jean-Jacques Rousseau a Paris

Au temps des *Pèlerinages de Suisse*, Louis Veillot, passant par Genève tomba au milieu d'une fête dont la statue du "philosophe de Genève" était le centre. "La chose, dit-il, n'était pas somptueuse," mais il y avait foule. "Nous vîmes bon nombre de dames genevoises, beaucoup de bourgeois qui conduisaient là leurs enfants, faisant le tour des quinquets avec de grandes jeunes personnes au bras. J'aurais voulu connaître ces pères de famille pour leur demander s'il faisaient lire à leurs filles les œuvres de l'écrivain qu'ils honoraient d'une si belle statue, de si beaux godets et d'une si éloquente solennité... Mais l'allumeur des lampions se gonflait d'une dignité et d'un sentiment de sa gloire qui nous firent désirer d'avoir son opinion sur le héros de la cérémonie.—Quel est ce monument ? lui demandâmes-nous.—C'est, dit-il, la statue du grand Jean-Jacques Rousseau.—C'était donc un Genevois ? —Et un fameux !—Mais qu'a-t-il fait ?—Il a écrit contre ces gredins de prêtres.

"Un membre du Grand-Conseil ou de la vénérable compagnie des pasteurs n'aurait certainement mieux répondu. Voilà tout le secret de ces ineptes hommages. Les bourgeois de Genève, les plus aristocrates des hommes et les plus vaniteux des gouvernants, expulseraient de la ville quiconque s'aviserait d'élever contre leur pouvoir les principes politiques de Jean-Jacques Rousseau ; mais pour ce qu'il y a dans ses ouvrages de fiel et d'infamies contre l'Eglise catholique, ils lui ont tout pardonné, la honte de ses mœurs, le poison de ses livres, le scandale de sa vie. Voilà pourquoi on a dressé un monument à cette mémoire fangeuse, pourquoi on lui décerne sans respect humain des fêtes publiques ; tristes fêtes, dont personne n'est dupe, dont les Genevois eux-mêmes n'osent pas parler sans affecter une espèce de dédain et de moquerie ; tristes fêtes dont nous n'osons plus rire quand nous songeons qu'il est une autre vie, et que ce malheureux Rousseau, mort dans l'hérésie, sans sacrements et, selon toute apparence, sans repentir, a probablement plus à faire à la justice de Dieu qu'à sa clémence. Hélas ! où il est maintenant, quel supplice pour lui que toute cette misérable et fausse gloire, s'il est vrai qu'une peine est ajoutée aux peines des maudits à mesure qu'une âme est perdue par eux... Pauvres gens de Genève, c'était bien la peine de briser les saintes images, d'abolir la messe et le culte des saints, pour enseigner à votre peuple, à vos femmes, à vos filles, le culte de Jean-Jacques Rousseau !"

Plus tard, vers 1860, Louis Veillot repasse par Genève et retrouve ce souvenir. Il a écrit dans *Ca et Là* :

"J'ai, je crois, déjà sifflé ce même Jean-Jacques sur ce même piédestal. C'est une statue bête et commune. Si je l'ai dit, pourquoi ne

le redirais-je pas ? Les gens du dix-huitième siècle me font mal au cœur. J'ai toujours haï leur philosophie, leur raillerie, leur polissonnerie. Rousseau surtout m'est insupportable. C'est ma *bête*. Tous mes instincts se piètent contre lui. Il me répugne dans ses raisonnements, dans ses sentiments, dans ses agréments. Ce Rousseau est l'effronterie incarnée, l'ingratitude incarnée, l'emphase incarnée. Il est sale. Il est de cette nature de domestiques qui souillent les maisons. Je n'admire rien de ce qu'il a dit, j'ai dégoût de tout ce qu'il a fait.... Je ne le plains d'aucun de ses malheurs. Il a couru après toutes ses disgrâces, et toutes sont de légitimes punitions de sa bassesse ou de son orgueil. Le vilain être, avec son habit arménien, sa sonde, sa Julie, sa Thérèse, ses pleurs, sa pose, son droit de cité dans Genève, sa noire et méchante folie ! Et qu'il est ennuyeux ! et quels disciples il a faits ! Tous les professeurs, tous les révolutionnaires, toutes les femmes de lettres émancipées raffolent de Rousseau. Culte, d'ailleurs, bien naturel ! Rousseau a passé sa vie à renier trois choses : son Dieu, sa patrie et ses enfants."

Tel est l'homme auquel Paris, à son tour, érigeait hier une statue. Et, pour que rien ne manquât au genre d'apothéose qu'on lui voulait faire, c'est dans le Panthéon, d'où l'on a chassé le culte de sainte Geneviève, que se sont réunis ceux qui se réjouissent de voir, sur la montagne célèbre, s'élever son monument. Presque sur l'emplacement de la chaire, où retentissaient naguères les louanges de l'humble et sublime vierge qui délivra Paris, des tréteaux avaient été montés pour servir de tribune aux prêtres du nouveau culte, prêtres bien dignes, d'ailleurs, de cette répugnante idole !

Pourtant, il semble qu'à certains moments eux-mêmes aient eu honte du personnage qu'ils offraient ainsi en exemple au monde. Jules Simon, le sophiste aux souplesses ophidiennes, si naturellement désigné pour être le principal joueur de flûte dans la cérémonie d'hier, lui-même a reculé devant la glorification complète des hontes de son héros. N'osant ni les flétrir ni lui en faire honneur, il s'est demandé si la statue était érigée à l'auteur des *Confessions*, de la *Nouvelle Héloïse* ou du *Contrat social* ; et, sans se préoccuper de donner la réponse, il s'est tiré de peine en disant que l'hommage était rendu à l'écrivain. Mais il ajoutait que de Rousseau surtout l'on peut dire que "le style c'est l'homme", et par suite il a contresigné l'éloge des ignominies du philosophe. C'est ce qu'ont fait, avec plus d'impudeur encore, les autres discoureurs associés à M. Jules Simon pour cette vilaine besogne. Et il faut noter de plus que le gouvernement patronait la fête.

Dans ce temple profané, à la date où nous sommes, ces saturnales d'esprits en débauche sont pour faire frémir. Si déjà l'on peut voir tout ce qu'a opéré pour la ruine en France de la moralité, du patriotisme et de la religion, l'influence du personnage qui a passé sa vie à renier "son Dieu, sa patrie et ses enfants", quelles ruines plus grandes encore ces fêtes impies ne nous réservent-elles pas !

AUGUSTE ROUSSEL.

---



## L'IMMORTELLE

*Poésie lue par l'auteur le sept mars dernier devant l'Association catholique de la jeunesse française, réunie en séance spéciale pour protester contre l'usurpation du pouvoir temporel du Saint-Siège.*

Qui vive ? C'est la France ancienne avec sa gloire,  
Ses barons casqués d'or et ses preux chevaliers,  
Qui du Nord au Midi, du Rhin jusqu'à la Loire,  
Chevauchant par les bois, les vaux ou les halliers

La lance au poing, l'amour au cœur, la foi dans l'âme,  
S'en vont allègrement guerroyer en tout lieu,  
Sans reproche et sans peur, sitôt que les réclame  
Ou l'appel de leur chef ou la croix de leur Dieu.

C'est Charles : A Poitiers grande fut sa victoire,  
Et son bras, qui frappait en ce jour immortel,  
A pesé d'un tel poids que l'héroïque histoire  
Pour le symboliser l'a nommé Le Martel.

Voici Pépin, son fils glorieux, son élève :  
Le Lombard est félon, le Pape est plein d'effroi ;  
Le duc des Francs accourt et du bout de son glaive  
Il taille au blanc Pontife un manteau bleu de roi.

Le Maure au long burnous est le maître en Espagne,  
Là-bas, sous un beau ciel, loin par delà les monts :  
A cheval, les vaillants ! Disputons la campagne  
Nous, les enfants du Christ, à ces fils des démons.

Et Charles, dont la barbe est déjà plus que grise,  
A quitté Paderborn, les Saxons insoumis.  
Et longuement drapé dans son manteau de Frise,  
Rêve d'exterminer ces nouveaux ennemis.

Il a pris Saragosse et gagné des batailles ;  
Sept fois il a puni le Khalife insolent.  
Et son passage a fait au granit des entailles  
Qui dix siècles après nous parlent de Roland.

Mais Dieu le veut encore, il veut plus, il destine  
La France à des combats, à des labeurs sans fin,  
Et le chemin poudreux qui mène en Palestine,  
Voit Gauthier-sans-avoir avec ses meurt-de-faim,

Ces chefs, ces serviteurs honorés de l'Eglise,  
Ce grand Pape, ou plutôt ce fier moine Hildebrand,  
Urbain Deux qui peut-être avec lui rivalise,  
Foulques dont l'éloquence eut un pouvoir si grand ;

Godefroy repoussant le sceptre qu'on lui donne,  
Parce qu'il ne veut pas faire au Ciel cet affront,  
Lui, le baron chrétien, de porter la couronne  
Dans la ville où Jésus n'eut que l'épine au front ;

Louis Neuf près duquel tout roi semble descendre,  
Deux fois saint dans sa force et dans son insuccès,  
Mort loin de son royaume, humblement sur la cendre.  
Ces noms sont immortels et ces noms sont français.

Qui vive ? C'est encore la France dont les fautes  
N'ont point paralysé les élans généreux,  
Bras forts de nos aînés, cœurs ardents, âmes hautes,  
Il ne vous a manqué que d'être plus heureux.

O nobles compagnons du pur Lamoricière,  
Auxquels l'inaction pesait comme un fardeau,  
Pâle et beau Pimodan, qui mordis la poussière,  
C'est vous les vrais vainqueurs de Castelfidardo !

Près du flot dont l'azur inspira le poète,  
Brave entre les vaillants, meilleur parmi les bons,  
Ce héros qui défend son rocher de Gaète,  
Est bien le nôtre encore, étant l'un des Bourbons.

Mais qui vive aujourd'hui ? C'est la France nouvelle,  
La fille du présent et des traditions,  
Dont l'esprit chaque jour plus précis se révèle  
Et va changer en fait les aspirations.

Le penseur effrayé dit : C'est la fin d'un monde,  
Tout s'écroule abattu sous le fatal niveau.  
— Non, non, voici venir le souffle qui féconde,  
Et le sol du pays aura son renouveau.

La France du travail, merveilleuse ouvrière  
Et dont la main calleuse a droit à nos respects,  
S'unit pour demander la force à la prière,  
Et, lasse de la haine, a soif enfin de paix.

Tandis que des chercheurs, ouvriers de l'idée,  
Attachés au filon des éternels dessins,  
Font sortir la croyance antique validée  
De l'accord du progrès avec les livres saints ;

Et de tous ces efforts, humbles en apparence,  
De ce contact béni des cœurs loyaux et francs,  
Il naît comme une fleur divine, une espérance,  
La Pitié, la Pitié moderne des souffrants !

Cette France, ô Saint-Père, est la bonne, est la vraie,  
Mais l'étranger souvent a passé son chemin,  
Sans avoir distingué ce froment de l'ivraie,  
Sans avoir vu grandir la moisson pour demain.

Oui, comme nous voulons refaire une patrie  
Meilleure que ne fut celle de nos aïeux,  
Parce que notre espoir pour la grande meurtrie  
Est de la voir fidèle au pacte glorieux,

Parce qu'il nous souvient du bon sang dont nous sommes,  
Père, nous te voulons puissant et souverain,  
Roi devant tous les rois, arbitre entre les hommes  
Et symbole d'amour dans ce siècle d'airain.

LOUIS DE CHAUVIGNY.

## CRITIQUE MUSICALE

LES CHŒURS D'ESTHER—MUSIQUE D'ARTHUR COQUARD

Voici en quels termes *La Défense* apprécie le dernier oratorio de M. Coquard exécuté dernièrement dans un concert parisien :

M. Arthur Coquard s'est depuis longtemps créé une place distinguée parmi les musiciens symphonistes. Le public parisien a entendu de lui, dans tous les grands concerts, concert Lamoureux, concert Pasdeloup, concert Colonne, concert Benjamin Godard, des pages orchestrales qui l'ont classé fort honorablement parmi les jeunes maîtres de notre école moderne, dont la science d'instrumentation est si remarquable. Si je ne me trompe même, M. Arthur Coquard a été l'un des compositeurs assez peu nombreux auxquels l'Association artistique des concerts d'Angers ait consacré un festival.

Mais c'était sous un aspect presque nouveau que M. Coquard se présentait hier. Il avait eu, jusqu'ici, peu d'occasions d'aborder l'oratorio. Je ne connais guère de lui, en ce genre, qu'un fragment exécuté l'an dernier par la société Guillot de Saint-Bris, avec le plus brillant succès. On avait entendu aussi, comme nous l'avons déjà dit ici même, une partie des *Chœurs d'Esther* ; mais le public de ce dernier concert était assez restreint. C'était donc avec une certaine curiosité que l'on se préparait à entendre le jeune maître dans un oratorio de longue haleine, exigeant toute l'ampleur de conception, toute la richesse de ressources, toute la continuité de souffle des grandes compositions. Hâtons-nous de dire que l'épreuve a été décisive et que l'auditoire, en prodiguant à M. Coquard ses acclamations, lui a donné une consécration véritable.

Le sujet, il faut le dire, présentait pourtant un écueil redoutable. Conçus presque tous dans le même esprit, les *Chœurs d'Esther* se tiennent au point de vue poétique, dans une tonalité uniforme de tristesse et de crainte ; les beaux vers de Racine n'offrent guère les contrastes de pensées, les heurts de situation qui sont presque indispensables pour soutenir l'inspiration du compositeur. Il était à craindre que, mis à la suite les uns des autres, ils n'obligeassent le compositeur ou à manquer de sincérité dans la traduction des sentiments par recherche de la variété, ou à se tenir dans une teinte un peu monotone. M. Coquard a résolu la difficulté à la fois par un heureux emploi des ressources orchestrales et par une habile disposition des timbres et des voix.

Une large introduction symphonique, construite sur le thème du final du premier chœur, ouvre la composition. M. Coquard s'y retrouve dans son élément, tel que nous le connaissions déjà, avec sa dextérité d'instrumentation et sa vigueur savante. Le premier chœur est donné

presque tout entier aux voix de femmes. Je crois, pour ma part, que c'est, en thèse générale, un danger. Les voix de femmes seules produisent assez vite un effet fatigant. Mais je tiens à citer ici la belle phrase de la mère : *Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ?* largement écrite, et merveilleusement soutenue par le travail de l'orchestre.

J'aime moins le chœur qui suit : *O rives du Jourdain !* qui m'a paru moins net et moins clair d'inspiration. Peut-être en faut-il accuser l'acoustique un peu défectueuse ; peut-être aussi une seule audition est-elle insuffisante pour permettre de porter un jugement définitif. J'en dirai autant du grand final dialogué : *O Dieu que la gloire couronne.* On y sent un souffle d'une rare puissance, une habileté musicale consommée ; mais il semble que l'esprit de l'auditeur ait peine à suivre et embrasser complètement la pensée du compositeur.

En revanche, je n'ai pas assez d'éloges pour l'admirable quatuor : *O douce paix !* que le public a accueilli d'une triple salve d'applaudissements. Cette page est d'un sentiment exquis, d'une pureté d'expression absolument remarquable. C'est, à mon sens, la perle de la partition.

Il faut encore signaler la phrase du ténor : *Chères sœurs, suspendez la douleur qui vous presse,* d'une belle allure, grave et pleine ; les stances : *Rois, chassez la calomnie,* un peu courtes peut-être ; et le final : *Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière,* très ample, très chaud, très sonore.

Après l'accueil chaleureux que viennent de remporter les *Chœurs d'Esther*, nous pouvons espérer les entendre à nouveau dans nos grands concerts parisiens ; pour ma part, je le désire fort. Je le répète, cette œuvre n'est pas de celles que l'on peut juger en une seule audition. Les qualités maîtresses de M. Coquard, le sens mélodique, le charme de l'expression, le tact dans les procédés d'harmonisation, sont sans doute faciles à discerner ; mais dans une composition de cette étendue, la première audition ne peut guère apporter qu'une impression d'ensemble. Les mille détails heureux de l'orchestration, le travail des nuances, la suite même et l'unité de l'inspiration demandent, pour être pleinement appréciés, une connaissance plus complète de l'œuvre. Nous espérons que M. Coquard se rendra à ce désir ; il ne saurait qu'y gagner, et nous aussi.

---

De son côté, M. Adolphe Jullien, critique musical au *Moniteur Universel*, s'exprime ainsi :

Que souhaiterais-je à M. Coquard ? De voir ses *Chœurs d'Esther* exécutés à l'Odéon, si l'on y reprend la tragédie de Racine. C'est là qu'il faudrait les entendre pour les bien apprécier, et non pas dans un concert, où tous ces morceaux de caractère analogue sont trop rapprochés les uns des autres. Et cependant, malgré ces conditions défavorables, plusieurs fragments de cette composition méritoire ont frappé par le sentiment juste et vrai de la phrase chantée par les ingénieux dessins de l'orchestre. La strophe de la mère : *Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ?* est pleine d'onction, et le couplet de la jeune fille : *Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes,* nous touche également ; mais la strophe : *Hélas ! si jeune encore !* accompagnée par le cor anglais, est peut-être la plus expressive de tout l'ouvrage avec la phrase du ténor-solo : *Chères*



*sœurs, suspendez la douleur qui vous presse, que le violon-solo soutient à ravir. Les chœurs dialogués qui ouvrent le troisième acte sont d'un joli mouvement scénique, et ceux qui le terminent n'ont pas moins d'agrément, car il s'y trouve un trio très-mélodique et certain récit de baryton large et puissant, qui ne serait nullement déplacé dans un opéra.*

ADOLPHE JULLIEN

---

## LITTÉRATURE INTIME

---

UNE LETTRE DE MGR SOULARD

Voici la lettre que Mgr l'archevêque d'Aix écrivait dernièrement à l'abbé F. Lagrange, à l'occasion de la publication des *Lettres choisies* de Mgr Dupanloup.

Archevêché d'Aix, le 13 Janvier 1889

Bien cher Monsieur le vicaire général,

J'ai lu avec bonheur les *Lettres choisies* de Mgr Dupanloup ; ses nombreux amis et admirateurs vous remercient de consacrer votre rare talent, votre temps, vos recherches, et votre autorité de témoin intime et fidèle pendant de longues années, à faire connaître de plus en plus l'illustre évêque d'Orléans.—Je viens en ce moment acquitter une petite partie de ma dette.

Vous continuez son œuvre des âmes qu'il a tant aimées ; vous travaillez au bien de l'Eglise et de la France, les deux passions de sa vie ; grâce à vous, nous ne nous lassons pas d'entendre de nouveaux accents de cette voix puissante, qui nous parle encore du fond de son tombeau, et qui ne s'éleva jamais que pour la défense de la vérité, de la justice et du droit outragé.

Vous avez publié, en ces dernières années, deux ouvrages qui honorent singulièrement votre piété filiale : D'abord les admirables *Conférences aux mères chrétiennes*. Quelle est donc la mère, digne de ce nom, qui ait parcouru seulement quelques-unes de ces pages, et qui n'ait pas pris la résolution d'être meilleure, et fait des efforts pour le devenir ? Ce livre devrait être dans toutes les familles et servir chaque jour de lecture pieuse.

Le second de ces ouvrages est la *Vie de Mgr Dupanloup*, travail consciencieux, hommage loyal et sincère rendu à la vérité et à la vertu, qui vous a valu les félicitations de bon nombre d'évêques de France et de l'étranger ; il passera à la postérité, au même titre que les biographies des plus grands hommes et des plus grands saints de l'Eglise catholique.

Les fêtes incomparables d'Orléans au mois d'octobre dernier, vous ont dit que l'estime, la vénération et la reconnaissance publique—en tête, celle de Léon XIII—étaient irrévocablement acquises à Mgr Dupanloup. vos écrits n'ont pas médiocrement contribué à ce glorieux résultat.

Vos deux nouveaux volumes auront le même succès, et rendront les

mêmes services. A mon humble avis, ils ont un caractère spécial et précieux ; ces *Lettres* simples, familières, entre amis, à cœur ouvert, nous donnent Mgr Dupanloup peint par lui-même à son insu. C'est bien lui, avec son caractère ardent, avec son immense talent, avec son esprit vif et prompt, voyant vite, voyant bien, avec son infatigable amour pour les âmes, pour l'Eglise et pour la patrie. Il était déjà formé sur les genoux de sa mère ; sa physionomie de 1878 est la continuation et la perfection de celle des premières années. Sans qu'il s'en doute, il se montre par ses lettres le modèle de tous les âges. Quel enfant aimait davantage sa mère, à laquelle il avoue devoir tout ce qu'il est ? Quel élève plus docile, plus studieux, plus intelligent, plus appliqué : au catéchisme, à la petite communauté, au petit et au grand séminaire ; plus sérieux et plus respectueux envers ses maîtres, plus prévenant et plus affectueux envers ses condisciples ?

Mais je ne veux ni ne puis le suivre dans les différentes phases de sa vie, catéchiste dans vos grandes églises de Paris, vicaire à la Madeleine, supérieur au petit séminaire, chanoine de Notre-Dame, vicaire général, évêque d'Orléans. Il y a des lettres de toutes ces époques. Il fut mêlé à tous les événements contemporains : en lisant vos volumes, nous repassons l'histoire de l'Eglise pendant un demi-siècle.

Les correspondants de votre évêque ont été bien inspirés en conservant ses lettres : ils les ont traitées comme on fait d'un objet pieux ou d'une relique ; ils ont deviné en lui, dès ses premiers débuts, un éminent écrivain, un éloquent orateur, une des gloires de l'Episcopat.

Vous ne nous donnez que les *Lettres choisies* : choisissez encore, choisissez jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien ; tout sera bien reçu. Vous nous avez fait espérer dans votre Introduction aux *Conférences aux mères chrétiennes* que vous publierez peut-être tout ce qu'il avait préparé pour les *ménages chrétiens*. Ce serait bien le moment de cette publication : vous voyez les tentatives criminelles faites chaque jour pour paganiser la famille. Hâtez-vous d'opposer cette digue au torrent libre-penseur.

Je vous fais encore une dernière prière : chaque fois, après avoir eu l'honneur de vous voir ou de vous écrire, je vous ai demandé de publier une édition *unique et complète* de toutes les œuvres de l'évêque d'Orléans. nous sommes loin de posséder tout ce que cette plume inépuisable a produit : cette mission vous appartient mieux qu'à personne : vous ferez une belle et bonne œuvre, et l'éditeur ne fera pas une mauvaise affaire.

Que Dieu bénisse et l'écrivain et ses écrits en les répandant partout pour sa gloire et le bien de l'Eglise et de la France.

Tout à vous en N. S., cher Monsieur le vicaire général.

† XAVIER,  
Archevêque d'Aix.

---

## A travers la Science.

---

*Orgues électriques*—La question de l'application de l'électricité aux grandes orgues reste à l'ordre du jour et, malgré les préventions que

tout système nouveau doit rencontrer, il fait glorieusement son chemin et semble appelé à régner sur toute la facture de l'avenir. Les hésitants qui persévèrent dans leur défiance voudront se former une opinion définitive. Qu'ils visitent et qu'ils entendent l'orgue à trois buffets de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à Paris, dont la maison Merklin et Cie poursuit activement les travaux de transformation et de reconstruction, et ils seront fixés.

Déjà les deux buffets de l'orgue de chœur auxquels le système électro-pneumatique a été heureusement appliqué grâce à une nouvelle invention, aussi simple qu'ingénieuse, mêlent leurs voix à celles de l'orgue de tribune où une partie des jeux, dont il doit se composer, sont dès maintenant jouables.

Ne parlons ni de la facilité du toucher, ni des ressources que fournit à l'organiste la réunion des trois instruments en un seul ; mais disons l'effet sonore qui résulte de leur mélange. La grande difficulté est vaincue : grâce à la puissance, à la rapidité et à la précision des communications électriques portées à un haut degré, la fusion des sons en un ensemble harmonieux est parfaite, à quelque distance que l'on se tienne de l'un ou de l'autre corps d'orgue. Que l'on accompagne un solo fait en bas et au fond de l'église par des jeux pris sur la tribune ou à l'entrée, ou réciproquement, l'oreille la plus exercée découvre bien d'où part la voix qui chante et d'où viennent celles qui l'accompagnent mais elles vont si bien ensemble qu'on se demande comment un tel accord peut exister. Dans les chœurs où tous les jeux des deux orgues sont réunis, on cherche d'où viennent tous ces sons harmonieux, et c'est à se demander si ce sont les pierres des voûtes et des murailles qui chantent.

*Nouvelles chevilles pour pianos et instruments à archet*—Pour bien des gens le violon est une chose sacro-sainte, et il faut bien se garder d'y chercher des améliorations. Cependant, comme je l'ai dit, il manque un membre de la famille, et les autres, à l'exception du violon, ne remplissent pas complètement le rôle qui leur est dévolu. On a dû même, sans commettre de sacrilège, faire des modifications aux violons les plus célèbres. Au dix-septième siècle, au temps d'Amati et de Stradivarius, le diapason était de trois quarts de ton plus bas qu'aujourd'hui (6,75 en valeur de commas). Les anciens luthiers donnaient à leurs instruments les proportions, la longueur et la tension des cordes en rapport avec le diapason. Plus tard il a bien fallu, même pour les types les plus précieux, se résigner à rebarrer la table et à allonger les poignées. Ce qui est resté imparfait, c'est le système de chevilles qui sont, comme dans le piano, fixées dans des trous à frottement. Elles doivent satisfaire à deux conditions difficilement conciliables : rester immobiles sous la traction des cordes et tourner facilement pour l'accord. Tous ceux qui ont joué d'un instrument à archet connaissent les ennuis causés par les chevilles. Le problème vient de recevoir une solution complète et sans doute définitive.

M. J.-P. Alibert est ingénieur et il a exploité longtemps des mines en Sibérie. Il a fait don de collections de graphites et de néphrites à trois établissements de Paris : le Conservatoire des arts et métiers, l'École des mines et le musée du Jardin des Plantes. Il a inventé un système

de chevilles pour le piano et il l'a appliqué aussi aux instruments à archet. Pour la discription, je dois renvoyer mes lecteurs à la brochure publiée par M. Alibert : *Accord des instruments à archet et des pianos*, et à un rapport très favorable inséré dans le Bulletin de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale (février 1888). Je dirai seulement que la cheville est formée de trois pièces ; celle à laquelle sont attachées les cordes ne tourne pas, la tension se fait par un mouvement de bascule. D'une part, la cheville offre l'immobilité désirée ; d'autre part, elle est très facile à manier ; l'accord peut être obtenu instantanément et sans tâtonnement, quand on a l'habitude du violon ; j'en ai fait l'expérience moi-même.

L'invention de M. Alibert a été approuvée par les Conservatoires de Paris, de Bruxelles, de Berlin, de Cologne et de Vienne : elle a été adoptée par les premiers artistes et un grand nombre de virtuoses dont on trouvera les noms dans la brochure de M. Alibert. Le directeur actuel de la maison Pleyel, M. Lyon, a appliqué la nouvelle cheville à ses pianos. Muni de cette cheville, le même instrument peut triompher de tous les climats et résister aux froids du Spitzberg aussi bien qu'aux chaleurs du Sénégal, du Cap et des pays voisins.—*J. Weber.*

*Le papier de canne à sucre*—Il y a peu de matière dont on n'ait essayé de faire du papier pour répondre à l'énorme consommation qui s'en fait maintenant, et pour remédier à l'insuffisance des chiffons, du carton ou la toile devant les besoins toujours croissants de la fabrication. Les fibres ligneuses sont employées depuis dix ans sur une grande échelle et la préparation de la pâte de bois est devenue une des richesses de l'Allemagne actuelle. Voici que dans cet ordre d'idées, on propose d'utiliser les débris de la canne à sucre dont a exprimé tout le jus. Jusqu'à présent ce résidu ne servait qu'au chauffage dans les sucreries. On a vu à l'exposition de la Nouvelle-Orléans du papier fait avec cette matière. Il n'a pas atteint toute la valeur des autres papiers, mais il sert déjà à l'impression des journaux.

*Nouveau parafoudre*.—M. G. Wehr vient de construire un parafoudre très simple et très ingénieux qui s'adapte indifféremment à des lignes télégraphiques ou téléphoniques, ou à des circuits d'éclairage. Cet appareil a, de plus, l'avantage de s'installer à l'extérieur des bâtiments que l'on veut protéger ; les appareils et les personnes qui s'y trouvent sont garantis d'une manière plus efficace contre les atteintes de la foudre. De plus, une modification très simple permet de se servir du même appareil pour protéger à la fois plusieurs lignes distinctes.

Le parafoudre Wehr se compose d'une cloche en fonte zinguée reliée métalliquement avec la ligne et dont la partie supérieure porte sur sa face interne une série d'ailettes verticales. A l'intérieur de cette cloche est logé un cylindre de laiton isolé par une plaque d'ébonite ; sa surface est couverte de stries horizontales, et il communique avec la terre par un crochet à vis recourbé en forme d'U, qui sert en même temps de support à l'appareil. Un anneau de caoutchouc forme une fermeture hermétique entre la cloche et le disque d'ébonite ; il empêche ainsi l'introduction de l'humidité et de poussières métalliques ou autres dans l'espace qui sépare les deux surfaces actives reliées, l'une à la terre, l'autre au circuit.



Pour protéger plusieurs lignes au moyen de cet appareil, on sectionne le cylindre intérieur en le coupant par des plans horizontaux et l'on isole soigneusement l'une de l'autre les diverses parties reliées chacune à un circuit spécial.

Dans ce cas, il est préférable de fixer le support de l'appareil à la cloche extérieure qui communique avec la terre.

Suivant la *Lumière électrique*, ce système de parafoudre a un développement de surface plus grand, et par suite, une résistance plus faible au passage des décharges atmosphériques que les parafoudres ordinaires à lames d'air ou à peignes ; sa fermeture hermétique assure un fonctionnement régulier et un bon isolement.

---

---

## BIBLIOGRAPHIE

### Religion

DE LA PHILOSOPHIE DU DEVOIR, d'après Cicéron et Sylvio Pellico, par M. Mollière, chez Briguet et Delhomme, Paris.

Déjà dans une publication récente, M. Mollière avait exposé la théorie philosophique de la vieillesse d'après Cicéron et d'après Mme Swetchine. Or il s'est trouvé que la femme chrétienne l'emportait ici sur le philosophe païen.

Sur la question du devoir ou des devoirs, le même Cicéron est pris encore par M. Mollière pour point de comparaison, et son beau traité *De officiis* est mis en parallèle avec le traité *Dei Doveri* de Sylvio Pellico.

Cet auteur si connu par le livre exquis intitulé *Mie Prigioni*, n'est pourtant, après tout, ni un grand théologien, ni un profond philosophe. C'est un patriote italien qui a raconté avec calme et sérénité ses longues et cruelles souffrances dans les prisons de Venise.

Mais Sylvio Pellico est un catholique fervent qui a étudié la morale dans l'Evangile, qui en est imprégné et qui a observé le monde en s'éclairant des lumières de la religion. Son traité, beaucoup plus court que celui *De officiis* est pourtant bien plus étudié et plus complet. Ce qui fait sa supériorité sur un génie de premier ordre, c'est ce qu'on pourrait appeler son instinct chrétien.

Tout un côté de la morale manque dans Cicéron : 1o les devoirs envers Dieu ; 2o les devoirs de la famille, surtout envers la mère, l'épouse, la sœur et ceux qui découlent des rapports de l'homme et de la femme. Dans le monde, les sentiments chevaleresques qui supposent la pratique simultanée de ces grandes catégories de devoirs, restent ignorés des païens, et de là une lacune immense dans leur vie morale et intellectuelle.

Au contraire, ces sentiments sont élevés par Sylvio Pellico à une hauteur idéale.

Il faut lire les beaux chapitres où il montre l'idéal des relations de l'homme et de la femme, réalisé sous toutes ses formes par la famille, et surtout son chapitre d'un si beau spiritualisme sur le mariage chrétien.

Et pourtant ce noble moraliste ne flétrit pas le célibat : au contraire, il le justifie et le relève.

“ Une grande partie des hommes, dit-il, est appelée au mariage, mais le célibat n'en est pas moins dans la nature, et il est gardé avec autorité, il n'a rien de dégradant, il commande le respect comme toute espèce de sacrifice raisonnable ; fait dans un louable but, en dispensant du soin d'une famille, il laisse aux uns plus de temps et d'énergie à l'esprit pour se consacrer aux hautes sciences ou au sublime ministère de la religion, il laisse aux autres plus de moyens pour soutenir les familles de parents et d'amis ayant besoin de secours, à d'autres enfin il permet plus de liberté d'affection pour l'étendre en bienfaits sur tous les malheureux.”

A l'appui de sa doctrine, Sylvio pouvait citer son exemple...

Après avoir reproduit de délicieuses paroles de Sylvio sur l'honneur et le respect dus à la femme, M. Mollière s'écrie : “ *Cicéron est vain-cu*, c'est que la philanthropie de son rival est doublée de charité, c'est “ à-dire d'amour. ”

M. Mollière poursuit son parallèle ; il insiste, il est pressant et entraînant ; en nous forçant à donner la palme à Sylvio, il nous fait reconnaître l'immense supériorité de la morale chrétienne sur la morale païenne ; c'était là le but même de son ouvrage, il l'a complètement atteint.

ALBERT DU BOYS.

---

### Etudes sociales.

DEMAIN, réponse à la *Fin d'un monde* de Ed. Drumont, par J. de Penboc'h. 3 fr. 50, Letouzey et Ané, 17, rue du Vieux-Colombier, Paris.

La *Fin d'un monde* demandait une réponse. Dans cet ouvrage, Drumont n'a épargné personne, républicains et monarchistes, juifs et catholiques, tous sont passés sous sa féréule.

Mais si on se plaît à reconnaître à Drumont un vrai courage pour démasquer les tripotages financiers de ceux qui sont au pouvoir, on ne peut pas le laisser calomnier impunément des personnes qui ne méritent en rien ces reproches.

Aussi ne pouvons-nous qu'approuver l'apparition de cette réponse.

Prenant corps à corps cet adversaire redoutable, M. Penboc'h (un pseudonyme qui pourrait bien cacher un nom plus connu) combat les erreurs que Drumont s'est plu à semer dans sa *France juive* et dans la *Fin d'un Monde*.

Après nous avoir introduits dans l'intérieur bizarre de Drumont, où les objets les plus disparates se sont donné rendez-vous, il réfute victorieusement les attaques injustes contre MM. de Mun, Lamarzelle et les autres membres de la droite ; puis il étudie à fond le socialisme, le monde de la politique, l'attitude du comte de Paris, l'action grandissante des catholiques, le Boulangisme, ce que peut la presse actuelle, la vie de Paris et la vie de province.

Ensuite l'auteur nous fait entrevoir ce que pourrait bien être le *Demain* qui succédera à la fin *Fin d'un Monde* que nous a dépeint Drumont.

Enfin, dans une dernière partie, et c'est la plus intéressante, M. de Penboc'h montre comment Drumont en est venu à unir dans une même haine catholiques et juifs, et à prendre en dégoût le genre humain pour ne s'attacher qu'à son cheval *Bob*.

Livre intéressant et qu'il est utile de répandre pour contrebalancer les erreurs semées dans les ouvrages de Drumont.

---

DE LA SÉPARATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT, par Fernand BUTEL, docteur en droit, ancien substitut. Brochure in 12, de 150 pages, prix : 1 fr. 50, chez Letouzé et Ané.

Aucune question n'est plus brûlante que celle des rapports entre l'Eglise et l'Etat : la séparation inscrite dans le programme des radicaux aujourd'hui au pouvoir va, d'un moment à l'autre, être appelée à l'épreuve de la discussion publique. Ce livre donne à chacun les moyens de se faire à ce sujet une opinion sûre et raisonnée. L'auteur commence par poser les principes catholiques sur la matière. Il apprécie ensuite les différents systèmes exprimés ou dissimulés par ce mot "séparation," depuis la séparation libérale à l'américaine jusqu'à l'athéisme officiel de nos gouvernants. Après avoir montré comment la séparation a été préméditée dans les conseils de la Franc-maçonnerie, et retracé les faits qui, depuis plusieurs années, en ont préparé la réalisation, il fait ressortir quels en seraient les funestes résultats au point de vue juridique, financier, politique et moral. Un appendice expose la situation juridique de l'Eglise catholique dans les divers Etats chrétiens. Ainsi le lecteur a sous les yeux le résumé et comme le manuel le plus complet de la question — *La Défense*.

---

### Musique

LITANIES DE LA SAINTE VIERGE, écrites à trois et à quatre voix par des Maîtres français : Gounod, A. Thomas, Reyer, Delibes, etc., recueillies par l'abbé E. Grivet, illustrées par l'abbé J. Millet, dédiées à S. S. Léon XIII. Prix : 30 fr. net, chez Durdilly & Cie, 11 bis, Boulevard Haussmann, Paris.

C'est là un ouvrage d'un extrême intérêt. Nous ne pouvons mieux faire que reproduire quelques passages de la préface de M. l'abbé J. Condamin, qui expose en termes excellents le but et le mérite de l'ouvrage ; "Ce recueil procède, avant tout, d'une pensée pleine de délicatesse : c'est un monument de piété filiale que deux prêtres de l'archidiocèse de Lyon ont eu l'ambition d'offrir à S. S. Léon XIII, à l'occasion de son jubilé sacerdotal".

Un thème unique, les litanies, brodé par cent vingt musiciens français ; un volume illustré de superbes chromolithographies, dont quelques-unes sont des œuvres d'art, rien ne manque à cet ouvrage de ce qui peut intéresser et charmer tout ensemble. Aussi plus de soixante

prélats français ont-ils béni les auteurs de ce pieux et artistique projet, tandis que les plus éminents compositeurs se faisaient un honneur d'apporter leur pierre à l'édifice. Car ces pages ne sont signées que de noms bien connus, souvent de noms célèbres, parfois de noms illustres. Voilà donc, suivant la juste remarque de M. l'abbé Condamin, une "œuvre dont l'originalité n'a d'autre limite que le nombre des pièces qui la composent". Il n'est pas une maîtrise qui puisse s'en passer, pas un amateur de musique religieuse, pas un bibliophile qui puisse résister aux séductions du splendide volume édité par MM. Durdilly et Cie avec un goût qui leur fait le plus grand honneur. En dehors des offices liturgiques réservés au chant d'église, ce recueil de litanies trouvera son emploi dans les réunions de confréries, de patronages, de catéchismes et surtout dans les exercices du mois de Marie.

---

### MOUVEMENT DE LA LIBRAIRIE

---

Le défaut d'espace ne nous avait pas permis de publier en entier, dans notre avant-dernier numéro, le prospectus de la *Revue des Religions*. Nous en donnons aujourd'hui la dernière partie :

Nous nous y proposons, dit l'abbé Peisson, un double but : Premièrement exposer à notre tour les différentes religions qui ont vécu ou qui vivent encore sur notre globe ; deuxièmement signaler les erreurs professées dans les différentes écoles que nous avons mentionnées et les réfuter. Nous donnerons une place d'honneur aux religions sémitiques, et par conséquent aux questions bibliques qui s'y rattachent. Un compte-rendu sera fait des ouvrages récemment parus relatifs aux questions religieuses.

La Revue dont le premier numéro paraîtra le 1er mars 1889 sera rédigée par une réunion de professeurs et d'orientalistes, parmi lesquels on trouve les noms les plus connus de la science catholique.

LITTÉRATURE—Chez Retaux-Bray : *Les poètes de la Foi au XIXe siècle*, par l'abbé S. Gamber, licencié ès lettres, professeur de rhétorique à l'école de Belsunce, 1 vol. in-18, 3 fr. 50—*Garcia Moreno*, drame en cinq actes, en vers, par le P. Tricard, S. J. in-18, 2 fr.—*Alfred le Grand*, drame en quatre actes, en vers, par le même, avec musique du P. Gondard, in-18, 2 fr.—Chez Vieweg : *La rhétorique et son histoire*, par A. E. Chaignet, recteur de l'Académie de Poitiers, in-8, 10 fr.

SCIENCES—Chez Baudry et Cie : *Traité pratique d'électricité industrielle* par C. Cadiat, ingénieur des arts et manufactures et L. Dubost, ancien élève de l'École polytechnique. 3ième édition entièrement refondue, 1 vol. gr. in-8, avec 264 gravures dans le texte. 15 fr.—*L'année électrique*, ou exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de l'électricité, par Ph. Delahaye, 5ième année, 1 vol. in-18, 3 fr. 50—*Problèmes sur l'électricité*, recueil gradué comprenant toutes les parties de la science électrique, par Robert Weber, docteur ès sciences, 1 vol. in-12, 5 fr.

HISTOIRE—Chez Calmann Levy : *Histoire des Princes de Condé*, par le Duc d'Aumale, tome V, in-8, 7fr. 50.